

APRES LE VERTIGE

Frédéric Jésus

Un jour – mais c'était en réalité au détour d'une longue nuit de cogitations... Un matin donc qu'il se trouvait dans une vaste pièce – tout son corps y frissonnait maintenant que les cendres achevaient de tiédir entre les chenets de la cheminée centrale ... Il se tenait devant la fenêtre donnant sur l'extrémité du promontoire où, comme en équilibre, se dressait la maison...

Mais peu importent les circonstances. L'aube d'altitude, froide et brumeuse, collait sur la vitre une buée impossible à effacer et, comme il n'y avait rien d'autre à voir et à faire, il regarda au fond de lui. Il fut alors pris d'un tel vertige qu'il disparut à tout jamais. Soudain, rien d'autre n'émergea au registre des apparences que les paramètres d'un vide parfait. Un poète aurait dit que l'abysse des abscisses avait eu raison du désordre des ordonnées. Tout ce qui avait été tangible gisait en vrac le long des berges glabres de la mémoire et l'eau, en s'y lovant, coulait jusqu'aux fossés d'un château de mots dont les contreforts s'effritaient depuis toujours. Sur l'étagère de l'existence, juste à côté du registre des apparences, s'empoussiéraient un flacon rempli d'une solution à 0 % de tout et un *kit* « mains propres » fourni sans seringue. Autant dire que l'homme en avait peu abusé. Pourtant il n'avait plus à l'esprit la moindre trace de ce que, depuis tant d'années de résidence en ces parages, il avait cueilli, construit, stocké, estampillé « bon pour diffusion » avec le vaste monde pour marché. S'il avait tenu un petit commerce ou au moins fait faillite, c'était oublié. Aucun écho non plus, dans l'écosphère, des discours définitifs qu'il avait prononcés. Pas plus de commentaire apporté, dans la graphosphère, à ceux qu'il avait rédigés. On pouvait ouvrir les fenêtres, scruter les chemins, gratter les mappemondes, interroger les reliefs : aucune escarville ne semblait avoir jailli de ses foulées d'arpenteur, rien n'avait retenu l'attention d'improbables disciples. A douter qu'il se fût jamais propulsé vers quoi que ce soit. Les remontées de soute, les grouillements d'entre les étages, les conflits et les armistices, sans oublier les ripailles : tout ce à quoi il avait cotisé pour se sentir relié à l'humanité vibrante était enfoui sous les sables, ses poches étaient vides et l'absence de toute chose était caressée sans trêve par les vents autistes du désert.

Tout bien constaté, il n'y avait pas une once de motif de regretter qu'il en soit ainsi. La ronde des étoiles n'en pâtissait guère. Dans le monde institué, les fourmilières fourmillaient. Les diplomates tenaient conclave. Les bébés étaient globalement vaccinés et suçaient leurs farines. Le pouvoir des doigts s'affirmait sur *internet*. Les barrières brassaient ce qu'il restait d'oxygène aux péages d'autoroute. Les magazines enseignaient chaque mois de nouvelles façons de cuisiner les asperges. Etc. C'est pourquoi il résolut de disparaître un peu plus, un peu plus longtemps, et mieux encore : pour toujours ou, du moins, pour de bon. Quand il eut fini de disparaître, il observa qu'il continuait d'être, mais sans éprouver le besoin, encore et encore, d'avoir ou de faire quelque chose. Ou d'avoir quelque chose à faire.

Il sut que c'était ainsi, n'en pensa rien de particulier, et sortit pour examiner l'état du monde, désormais si près de rien du tout. Il y avait pour commencer, pas bien loin de la porte, un long tuyau rouge (ou peut-être jaune) qui conduisait dans un champ à un vieil abreuvoir en zinc où s'abreuvait

une vache. « C'est déjà ça », pensa-t-il. Et il vit que c'était bon – il saurait un peu plus tard à quel point il aimait le lait. Quelques pas sur une allée gravillonnées menaient à une route zigzagant lascivement entre les quelques maisons de pierre moussue d'un hameau qui semblait abandonné. Ce paysage de montagne caressé par les dernières brumes du matin s'imprimait sans peine sur la surface encore vierge de sa mémoire. Fort bien. Pourquoi pas ? Ne faut-il pas une suite à un début ?

Mais voici que deux soldats –des mercenaires, plutôt, au vu de leurs allures expertes - firent leur apparition. S'extirpant d'un bond des entrailles d'une fourgonnette banalisée à trois portes, surgie *incognito* des hautes herbes alentour, ils déployèrent une chaîne d'arpenteur et firent mine de prendre des mesures à la va-vite. Ils tracèrent ensuite des flèches bleues, d'un beau bleu gentiane, sur le bitume et sur l'herbe rase, à distance des puits, au ras des bâtisses. On aurait dit qu'ils recensaient les points à tenir à tout prix, ou encore l'emplacement de futurs cadavres. « Il ne manquerait plus qu'ils remettent ça avec leurs maudites guerres », pensa-t-il, et c'était déjà son deuxième *in petto* depuis sa sortie du néant. Tout allait trop vite, aussi ! Il renonça à vérifier l'étanchéité des phénomènes. Pourtant le pas grand-chose dégoulinait déjà sur le rien. Un joint avait dû lâcher.

Les mercenaires – ou peut-être étaient-ce des miliciens ? – n'avaient prêté aucune attention à sa présence alors qu'il déambulait sur la route dans leur direction. Moteur rugissant et pneus hurlants, leur fourgonnette esquissa à peine une embardée pour l'éviter avant de braquer vers les fourrés par lesquels elle était arrivée, puis de plonger droit sur un pré en pente et de disparaître. L'homme poursuivit son exploration flegmatique du hameau. Une porte baillait, battait en grinçant au gré du vent, et il sut sans savoir comment que c'était celle d'une ancienne forge. Il s'assit sur un banc, devant ce qui avait été un fourneau aux rebords culottés par l'usage. Un rayon de lumière, entrant par une brèche dans le toit et fusant entre les poutres et les puissantes solives d'une admirable charpente, venait s'écraser sur une réserve de bois tronçonné. Il pensa au lait, pas encore brouté, pas encore ruminé, pas encore traité, pas encore bouilli à cette heure. Il aurait bien préparé du thé au lait. Pas de problème ici pour le feu. Mais, pour le reste, il ignorait tout de la technique de confection du thé au lait sans thé et sans lait. Et sans théière. S'il tenait à fréquenter d'autres objets notables, il y avait bien cette vieille horloge comtoise, improbable égérie fièrement plantée derrière l'enclume. Avec une seule aiguille au cadran, celle des minutes ; et arrêtée, comme il se devait. Ce qui, pour un tel homme et pour une telle horloge, ne pouvait être un sujet de préoccupation : l'un et l'autre se souciaient aussi peu des heures que des douceurs, des ferveurs et des rigueurs qu'en d'autres lieux elles auraient pu régenter. Mais l'homme n'en trouvait pas moins à l'horloge gracieux cadran et joli galbe de la taille. Etrange émoi. Fort bien. Et maintenant ? Le fait est qu'il fallait attendre ce que lui réservait un temps si manifestement immobile. Il n'en était qu'aux prémices-mêmes de sa disparition et tout semblait mieux organisé qu'il ne l'aurait présumé puisque, à l'exception des gesticulations de la soldatesque, rien ou presque ne se passait vraiment. En fait, il n'avait rien présumé, défaut courant de ceux qui sortent de nulle part et n'ont nulle part où aller. Il n'attendait rien non plus avant la nuit, ni après, et il n'avait pas l'idée de s'en plaindre. La présence du tuyau rouge (ou peut-être jaune) l'avait rassuré : il fallait que la vache puisse boire, mais il n'aurait pas à y veiller. Celle des flèches bleues l'avait inquiété : on ne pouvait les croiser qu'avec méfiance, il conviendrait dès lors de les contourner. Saisissant une couverture trouvée dans un coin et s'allongeant sur le banc, il fit ce qu'on appelle : dormir. Et il le fit abondamment, ne se réveillant qu'une seule fois, après la nuit tombée, pour aller traire la vache puis retourner à la forge sous un semis d'étoiles.

Il attendit donc l'aube suivante pour se reprendre son périple. Après le hameau, la route se réduisait assez vite en sentier. Celui-ci menait jusqu'à une sorte de col, puis ne cessait de descendre en traversant des paysages désertiques et caillouteux. Le soleil s'était déjà hissé à mi zénith lorsqu'il parvint à un lac joliment enchâssé au fond abrupt d'un vallon et dont le scintillement lui blessa aussitôt les yeux. Le vent qui soufflait par courtes rafales en agaçait la surface. Le lac n'était pas bien grand, et un vague chemin formé de lattes de bois assez mal en point s'efforçait d'en faire le tour. Pour d'obscures raisons, ou tout simplement peut-être pour rompre la routine, l'homme entreprit alors de s'inventer une mission. Après une courte réflexion, il décida de descendre au bord de l'eau, de s'engager sur ce chemin de bois et d'y ramasser les cailloux, du moins les plus gros, que les éboulements y avaient déposé. Il y aurait eu plus sophistiqué à faire, ou plus ciblé. Par exemple : dresser l'inventaire des planches disjointes ou vermoulues ou atrocement vandalisées qui tendaient des pièges aux aveugles, si indifférents à tout ce qui lui ressemble à la nuit, ou aux boiteux, si indifférents aux performances des bipèdes. Une voix lui disait qu'il lui fallait aider ces infortunés badauds à faire valoir leur juste droit : celui de faire romantiquement le tour du lac sans risquer une chute grotesque et peut-être fatale. Mais bon : la chasse aux cailloux, plus sobre et plus abstraite, chatoyait sous le soleil d'une valeur morale plus aboutie. Il aurait été présomptueux à qui sort du néant de prétendre traquer mieux que des cailloux. Mal vu de ne pas s'y mettre et mal vu d'arrêter, même s'il n'y avait personne dans les parages pour en faire état. En outre, qui ramasse les cailloux s'en vient chemin faisant à les compter, et c'était là une bonne occasion de se rappeler comment procéder. Il se savait expert en zéro, mais nul en unité et tout ce qui s'ensuit. Mieux valait donc continuer à percer les brumes qui rôdaient encore autour du lac, à se tailler de bonnes tranches de matin, à marcher et marcher encore. A escarper talus et promontoires s'ils venaient sous les pas, et même à hurler à tous les vents « Plus bas que terre, plus bas que terre » comme un stylite tout de blanc vêtu tombé de sa colonne et dans la boue, grelottant et sanglotant au souvenir des hauteurs de jadis, les poches lestées de cailloux. Mais il n'y avait plus de jadis, ou beaucoup moins qu'autrefois. C'est ainsi que, pour finir, il perdit transitoirement la raison, en même temps que, dérouté par la « mission caillou », il perdit de vue et le chemin, et le lac.

Il ferma les yeux un instant, puis les ouvrit sur les promesses de l'instant d'après, sur les paresse du matin glorieux. Puis, ébloui, il les referma encore. Il écouta le silence, que troublaient de loin en loin d'épars impronables tels que : les frottements de la bise sur les plumes d'un busard tournoyant à l'aplomb des pré-bois, le raclement rêche des langues d'une portée de renardeaux sur une charogne séchée par le vent, le cheminement millimétrique des parasites de l'échinococcose le long des voies biliaires des gobeurs de baies, le chant subliminaire et déchirant des coccinelles en rut. Et peut-être aussi : les miaulements sophistiqués d'un quatuor à cordes tels qu'ils se faufilaient entre les planches d'une grange en ruine, au loin sur les flancs d'un coteau. Il ouvrit de nouveau les yeux. Oublié le lac qui se noyait et le chemin circumpolaire. Plus de ligne de mire, à peine une ou deux visions à choisir dans un lot d'hallucinations depuis longtemps périmées. Il piocha l'image d'un taureau indien, jadis puissant et vénéré et aujourd'hui à bout de nerf, grattant la terre battue devant une vieille horloge comtoise. La sœur jumelle de l'autre, sans doute, et qui n'avait cure du ruminant. Il devina qu'elle et lui ne pourraient se rapprocher qu'en cas de grave orage, joue râpeuse contre balancier rouillé, en attendant minuit. Rien ne pressait. Le taureau pouvait toujours piétiner les minutes et les secondes, écraser les rythmes, rien ne l'empêcherait de redevenir pierre. Pour le reste, le soleil suivrait sa

course sans hésiter, et rien de ce qui vivrait ne saurait où se rendre. C'est bien ainsi qu'il en allait, et c'est sans le savoir qu'il fut rattrapé par ses visions, et aussitôt oublié d'elles.

Et puis, comme un gros chien, le vent se leva puis se coucha puis se leva encore et cela faisait longtemps, au moins un jour et une nuit et un jour, qu'il se signalait de la sorte. Sans oublier la lune. L'homme était retourné au lac, pour l'y chercher. Il y vit peut-être vu son reflet, ou pas encore. Sur la berge, la petite escouade délurée des deux marqueurs au sol était réapparue. L'uniforme sérieusement dégrafé, ils avaient fini par se peindre le visage et les mains en bleu et s'étaient endormis, parmi les boutons d'or et les bouteilles vides, avec sous les paupières des rêves de mercenaires de Krishna. Un peu plus loin, il avait observé le taureau qui venait de régler son compte à ce qui restait du quatuor à cordes - et de leurs cordes - et qui s'éloignait paisiblement, évitant de piétiner les rares fleurs, pendant que les musiciens, les yeux vides et très cernés, démoralisés mais dignes au milieu des débris, faisaient comme si une simple brouille à caractère sexuel entre l'alto et le violoncelle avait causé tous ces dégâts. Tant d'hommes sous-estiment les bêtes...

Il avait ramassé quelques cailloux encore, pour la forme, Petit Poucet à rebours. Et pensé qu'il était trop tard, qu'il était trop loin, pour aller traire la vache – un oubli qui allait bientôt le préoccuper, sans doute. Puis il avait dormi, mais cette fois-ci : très peu dormi.

Il n'avait rien dit d'audible depuis sa disparition. Ou bien juste un mot quand un cycliste, figé dans une haute touffe de joncs d'où il l'observait en souriant, lui avait fait don d'un vieux sac de toile pour y rassembler les cailloux débordant de ses poches gonflées avant de lui demander combien de tours du lac il avait déjà accomplis. « Quatre », avait-il répondu au hasard, et c'est ainsi qu'il sut qu'il avait une voix, et même une goutte de vocabulaire à lâcher dans une conversation de passage. C'était bien le moins pour un humain, puisque humain il semblait être : nombre limité d'appendices ambulatoires, préhension sophistiquée des objets, façon de considérer de loin toutes choses, comme une tasse de thé au lait sans tasse et sans lait, autant de critères qui le distinguaient d'une coccinelle ou d'un taureau. Ou d'un caillou. Quoique ... Malgré ses allures de sortir de nulle part, il semblait être là depuis si longtemps déjà. Il s'en fallait de peu qu'il ne découvrit l'argile et inventât la façon d'y graver une trace pour signifier sa présence, puis surtout son absence. Son étrange absence d'avant et d'ailleurs. Si humain, aussi, ce besoin d'aller quelque part avec l'intention de ne pas y rester. Les pieds bipèdes, et puis tout cela devant, toujours, encore laisser une trace, se disait-il. Ou quatre, peut-être ? (« Bientôt nous serons quatre », pensa-t-il). Mais continuer de voir et d'entendre, oui, non plus en s'agitant en tous sens, non, ni en jouant les mêmes dés. Au plus profond de lui s'affirmait un tonitruant « là-bas, plus tard ». Et pourquoi pas ? Il ne pouvait être plus haut, sur le vrai sommet du zéro ! Il n'avait donc qu'une seule chose à faire : descendre. Et tant pis ou tant mieux s'il y avait une vallée tout en bas. Descendre ! Distorsion ultime : celui qui croit descendre réalisera peut-être en fin de course qu'il n'a fait que monter ! Que tout ce à quoi il accède se trouve au final au-dessus de lui. Qu'à défaut de quoi il se perdrait et disparaîtrait pour de bon. Raison de plus pour commencer à descendre, quand il n'y a pas d'autres façons d'avancer...

Nonobstant, pour prendre des forces, il lui avait fallu commencer par dormir, dans un recoin douillet de la grange finalement désertée par les musiciens. La nuit, insolemment courte, versa quelques rêves à son enquête. Mais l'admirable fut surtout le réveil. A l'inévitable « A quoi bon se lever si tout

est à faire, tout est à dire et tout est à voir ? A quoi bon s'en mêler ? » succéda aussitôt la pensée, pas même héroïque, pas même soumise, tout juste fulgurante : « C'est bon, j'y vais ! ».

Sans savoir encore où, en ce troisième matin d'après le grand vertige. Mais la trace est là, la fameuse, et elle appelle la trace, l'insidieuse. Et c'est ainsi qu'il se prépare à avancer, puisqu'il le faut, et donc à descendre, à peine sorti du songe, pas sûr qu'il ait eu un dernier songe en altitude. Les petits morceaux de futur entassés dans son sac sont des alibis pour commencer, pour commencer à avancer. Pas le moindre fragment de souvenir : il est fier de n'avoir pas de passé. Il se sent comme le gazon qui entreprend de pousser sur la terre glabre, alors il se dit « c'est bon, j'y vais ! », et il y va. Il reste encore de nombreux cailloux, rassemblés en petits tas tentateurs, mais son sac est déjà bien lourd des tout premiers, il garde les mains dans le dos et n'en ramasse aucun. Il pense aux rochers qu'ils ont été avant d'en devenir les éclats, leurs récits doivent regorger de motifs d'aller encore et encore, de finir en sable sans se presser, et de laisser des indices pour la mémoire du *big bang* à venir. Humain ou caillou, on vient toujours d'ailleurs. Une enquête rondement menée déterminerait sans peine où chacun se trouvait quand tout avait commencé (les miliciens, les musiciens, les ruminants et les horloges). Mais elle établirait moins aisément pourquoi et comment lui-même - sans rien, sans poches, sans rien dans les poches - avait commencé et recommencé à vouloir quelque chose. Vouloir, cette petite différence entre l'homme et le caillou.

Il se pouvait qu'il ait été quelqu'un de bien, avant, avant de n'être rien, avant d'en être conscient, avant de tout reprendre à zéro, bien avant les bovins et les miliciens. Quelqu'un qui écoutait à coup sûr ce que chacun avait à dire et qui n'hésitait pas à relancer la confiance quand elle venait à se tarir. Quelqu'un de sociable et de toujours disponible et qui avait vraiment l'air de... Fort bien, mais comment tout cela était-il si vite oublié, y compris des protagonistes ? Pas même l'écho d'un mot de sympathie en héritage, en guise d'hommage pour ces défilés de démons qu'il avait dû affronter pour le compte de tout un chacun ! Ces monceaux de phrases enfournés dans l'entonnoir de son oreille, et maintenant le silence ! Toutes ces notes prises à vif pour mieux en distiller le sens, et il n'en restait qu'un chiffon de poussière en tas au pied du tableau ! Comment, dans cette hypothèse, avoir été quelqu'un quand on n'avait été que service rendu ? Est-ce pour cela qu'il avait voulu s'effacer ? Un voulu d'avant le vouloir. Au total, ce n'était peut-être que sa disparition qu'il avait fait disparaître. Il se disait que s'il en était rendu là, et vu le chemin à parcourir, mieux valait en effet y aller tout de suite, sans plus se soucier de ces taureaux aux cornes peintes qui rôdaient autour des horloges malades. Qu'ils restent sur leurs hauts plateaux à brouter le temps immobile !

Il était sur le point de partir quand, à la lumière de l'aube, il trouva les restes d'un autre passé sur les étagères du vaisselier vermoulu qui gisait au fond de la grange. Ce passé-là ne retiendrait personne, et il tenait dans un carton à chaussures : quelques photos usées qui montraient, sous différents angles, une femme enlaçant en noir et blanc un homme assez semblable à l'image que le lac lui avait renvoyé la veille, comme pour lui donner à songer ; une liasse de récépissés austères et précis, comme pour lui indiquer qu'il y avait eu ici, mieux qu'un homme, un matricule pour en justifier l'émission et à qui réclamer le montant des factures ; un semblant de parchemin docilement roulé, comme pour lui montrer qu'il avait été soumis à quelque vieille dramaturgie de remise de diplôme ; un livre de recettes abondamment annoté (ingrédients transfrontières, posologies alternatives, etc.), comme pour donner le change d'un possible hédonisme ; une gravure rehaussée d'aquarelles représentant un pont suspendu entre deux pics et, sur l'une des rives, une délégation de moines

perplexes, comme pour illustrer l'idée du passage coûte que coûte ; le catalogue écorné d'une manufacture de jouets dont tous les articles avaient été furieusement biffés, comme pour indiquer que l'idée de l'innocence n'avait plus lieu d'être...

Ces indices parlaient à des sentiments abolis, et se résumaient à quelques feuillets poussiéreux qui le laissaient indifférents. Sa nature et ses pensées le rapprochaient plutôt des cailloux, ainsi que des planches et du lac. Il se sentait d'autant plus proche de leur horizontale condition qu'il était maintenant prêt à se redresser puis, le moment venu, à bondir vers d'autres dimensions de sa renaissance. Il aspirait à une matière pleine et brute, pas à des poussières de symboles.

Saisissant une vieille carte postale qu'il venait de trouver dans un tiroir du meuble, il s'approcha de la fenêtre pour mieux l'examiner et, plissant les yeux à la manière d'un myope, il vit enfin en pleine lumière – et peu importait que ce fût sur l'image ou par la fenêtre - ce qu'il était déjà peut-être, ou peut-être seulement appelé à devenir. Il se vit sous les traits d'un soldat à la vareuse élimée, aux bottes fatiguées, définitivement coupé de son régiment, démobilisé depuis longtemps. Pisté de très haut par un vautour patient et laconique, il sait qu'il n'hésitera pas, dans cet état, à pénétrer dans la première maison du premier village déserté – ou dévasté - dans l'espoir d'y chiper un pot de lait. Ses poches et sa musette sont lestées de cailloux – reliquats, malgré tout, de sa disparition, et antidotes à de nouveaux vertiges. Mais il a perdu sa fronde. Les planches qui mènent à la première maison du village, bien qu'à moitié molles et sévèrement rongées, indiquent la possibilité d'un accès. Avoir disparu et être réapparu sans feuille de route sur le front des vieilles opérations n'implique pas de s'être perdu. Et puis surtout, sa soif est cosmique, un lac ne suffirait pas à l'étancher. C'est pourquoi, à ce stade, il faut aussi du lait. Et quelqu'un pour le verser. Il faut donc avancer, chercher, trouver. Rencontrer, aussi ?

Mais sur la carte postale ce point restait confus. Il y avait ces petites taches sépia qui pouvaient figurer, dans le coin en haut à gauche, comme des silhouettes sur une place. Et dans la moitié droite, ce même clocher qu'il commençait maintenant d'apercevoir derrière les frondaisons, avec son toit écorné et ses statues sans doute décapitées. Il avançait, certes, mais jamais départ n'avait été à ce point anticipé. Il avait, comme prévu, l'ombre d'un vautour sur l'épaule, et il l'aurait bientôt dans le dos. De là à se laisser approcher par quelqu'un d'autre ! Quelqu'un avec qui il faudrait échanger ! Un signe de vie, peut-être. Le souhaitait-il vraiment ?

Il voyait tout le village maintenant, vauté sur une pente douce autour de son clocher. Mais il n'avait rien à y offrir en échange d'un peu de lait, pas même un peu d'amour. A peine quelques maudits cailloux. Il était venu comme ça, presque aussi nu qu'un bébé sous l'uniforme, ça ne se discutait pas. Tout de même, comment faire, ne serait-ce que pour échanger des mots ? Pas sûr qu'il en connaisse d'autres que le mot « quatre »... Il vit alors que deux planches manquaient à la bifurcation du chemin qui menait au village. Il enjamba ce constat, et il pensa qu'il connaissait aussi le mot « deux ». Un léger vertige le reprit. S'il fallait parler, allait-il falloir tout reprendre à zéro – tiens, encore ce « zéro », sans doute un mot utile ! – et cela au motif qu'il faut bien aller vers quelqu'un d'autre pour trouver du lait quand on ne croise que des mercenaires et des taureaux ?

Tendant l'oreille, il se dit qu'une horloge qui se met à sonner depuis les tréfonds d'un village, comme c'était présentement le cas, indiquait la possibilité d'une présence, au moins récente, quand bien

même le village en question semblait aussi vide qu'à moitié en ruine. Il était à bout de forces. Il avança encore.

Une des rares maisons encore intactes se trouvait en avant-poste, à l'orée du village. Il en fit le tour avant d'envisager d'en pousser la porte. Bien plus tard, repensant à cet épisode, il se dirait que oui, « zéro » est un mot utile quand on craint d'être deux. Pour l'heure, il paniquait à l'idée de se trouver soudain, comme dans un conte ou un film, face à quelque bergère ou princesse orpheline, effrayée, en larmes, émouvante et généreuse, et qu'il convient sans doute de prendre dans ses bras mais dès qu'on envisage l'étreinte on aperçoit derrière l'écran le destin qui s'en suit : se marier, devenir prince et avoir beaucoup d'enfants ! Il chassa bien vite ces images. De toute façon, la porte était fermée à clé. Par les fenêtres crevées du rez-de-chaussée, il avait discerné la silhouette d'une lourde table nappée d'obscurité, un évier couvert de gravas et un antique four à pain serti de grosses pierres noircies. Il décida de négliger tout cela. Il s'éloigna de la maison et se mit à errer dans le village. Les allées, boueuses, jonchées de débris et de déchets, semblaient avoir vu passer plus d'une escouade. Il en restait plus de traces de carnages que de bavardages. Il était soulagé de ne trouver âme qui vive. C'est alors, pourtant, qu'il fit une rencontre.

Ou plutôt celle d'un trio. Composé - on les désignera momentanément sous leurs sobriquets - d'un « déserteur », d'une « folle » et d'un « chien pelé ». L'homme sans histoire allait former avec ce trio un fameux quatuor. Mais, pour l'heure, personne n'était d'humeur à se réjouir. On se toisait. Nul ne semblait très méchant, même si le chien grognait un peu, par principe. Il y a peu d'étonnement entre ceux qui sortent de l'ombre. Un peu de dépit, parfois, de n'être pas si seul. Et le bon sens de l'errance qui tend la patte : voyons voir ce qui se passe, et s'il y a du pain à partager. Les trois arrivants s'approchèrent, comme pour le flairer. Il s'était fait une raison. Il découvrit que quelque chose pouvait s'emparer de son visage. Il l'appela cela : « sourire ».

Un sourire auquel le chien pelé se garda bien de répondre. Ce fut lui, pourtant qui rompit le silence :
 - « Je ne te félicite pas pour cette rencontre », gémit-il. (« Tiens, depuis quand les chiens vous tutoient-ils ? », se demanda l'homme). « Tu aurais pu nous l'éviter. Bon, maintenant que nous y sommes, épargnons-nous la corvée de nous présenter. Comme tu le vois, je ne suis qu'un chien, mais auquel ces deux abrutis ont décidé l'un après l'autre de s'attacher. »
 - « Je ne suis pas aussi abrutie qu'il y paraît ! », protesta la femme. « J'ai fait de grandes choses avant de me retrouver de ce côté-ci de l'histoire ... »
 - « Par pitié, pas de nouveau récit de tes exploits ! », implora l'homme en uniforme de déserteur. « Voyez-vous, cher monsieur, nous ne sommes ensemble que depuis trois jours - savez-vous compter jusque-là ? - et nous n'avons qu'assez peu couché ensemble, mais je ne saurais vous dire combien elle s'en fout ! Ni surtout combien de fois elle a voulu me raconter son histoire ... »
 - « Taratata », coupa le chien en grimpant d'un bond sur un muret de briques, « tu n'as jamais supporté de l'écouter jusqu'au bout ! Tu es trop jaloux pour cela. Tu ne sais que fuir. Elle, elle a tout affronté. En pure perte, il est vrai, et elle oublie de s'en vanter, mais je lui lèche les pieds, et plus haut s'il le faut, pour tout ce qu'elle a fait. Vois-tu, l'ami, si je peux t'appeler ainsi ... » - l'homme fit signe que non, pendant que l'horloge, au loin, se remettait à sonner bien au-delà de douze coups - « il se trouve que cette femme n'a plus à être présentée, et j'en suis bien aise. Elle mérite de figurer au fronton de l'Histoire. Elle est de toute évidence la plus grande révolutionnaire de tous les temps. Ce

qu'elle a commis, même si elle n'a pu l'accomplir à son terme, relève d'une folie dont l'ardeur reste à ce jour inégalée. Mais elle est trop folle pour l'admettre. »

- « Je suis assez sage pour savoir que j'ai échoué ! », lui aboya-t-elle au museau.

- « Mais échoué de peu, admettons-le ! », continua le chien.

- « La guerre est la suite logique de toutes les révolutions enlisées », reprit le déserteur.

- « Tu ne me feras pas croire que c'est ce qui t'a poussé à désertter ! », lui répondit la folle.

- « Il n'a pourtant pas tout à fait tort ... », commenta le chien en sautant à bas du muret pour aller lever la patte sur les décombres d'un banc public.

Un nuage chassa l'autre. La conversation était dans l'impasse. L'homme, qui n'avait dit mot et qui s'en contentait, voulut en profiter pour s'éclipser. C'était sans compter sur l'esprit d'à propos du chien qui vint lui planter gentiment mais fermement les crocs dans le mollet gauche.

- « Eh ! Pas si vite, l'ami ! Aurais-tu dans ta besace de quoi faire du thé pour réchauffer ces deux pauvres humains aux cœurs et aux pieds glacés ? »

- « Cela m'étonnerait bien ! », répliqua le déserteur. « Regardez sa veste et ses bottes. Et la boue noire sur son pantalon. Ce type n'est même pas mobilisé. Il cherche encore la ligne de front, et peut-être même une raison de se battre. Je ne connais que trop bien ces gars-là. Ils vont, la besace vide, à la recherche d'une façon de la remplir. Ils disent qu'avec la guerre c'est toujours ainsi qu'il en va. Que seuls le vol et le viol leur permettront de survivre et de se sentir vivre. Ils sont persuadés que si les vautours ne se posent pas sur leurs épaules, ils viendront leur percer les entrailles. Pour tout le reste, le courage les a fuis, mais ils vont sur les chemins, dans le vague espoir de trouver un régiment où s'enrôler. Pendant que d'autres, tels que moi, ont su faire un autre choix ... »

- « Oui, on sait », poursuivit la femme en mimant une ritournelle, « celui de rejoindre l'armée des déserteurs ! Mais où est ton armée ? »

L'homme disparu ne voulait plus rien entendre, et il recommençait à s'éloigner vers l'orée du village en ruine. Mais le chien le rattrapa de nouveau.

- « Attends ! Tant pis pour le thé ! Reste encore un peu avec nous, maintenant que tu nous as imposé ta présence ! Ou bien, si tu y tiens, marchons ensemble le long de cette rue, du moins de ce qui en reste. Je ne sais pas qui tu es, ni où tu vas. Mais moi aussi je te devine sans te connaître. Tu sembles être sans mémoire ni projet. Mieux vaut alors que tu saches ce qui se passe ici. Le monde que tu vois ne se résume pas à un tour de lac. J'ai flairé la boue noire sur ton pantalon et tes bottes, elle sent encore la vase et la lave et l'haleine fétide du volcan. Un lac de cratère, oui, voici sans nul doute la nature et l'altitude de ton point de départ. A quoi bon piétiner de la sorte si tu ignores autour de quelle eau ou de quel feu tu tournes ? Eau de vie que viennent boire les vaches placides ou eau de feu qu'embrasèrent les dieux furibards ? Je sais d'où tu viens. Tu veux rester modeste et, dès que tu commences à compter au-delà de la dizaine de tes doigts, tu te demandes ce qui vaut la peine d'un tel dépassement. Alors entends seulement ce que cette femme a fait, compare avec ta propre prudence, mais imagine en prime l'amour qu'elle a bien voulu donner. Considère un instant la splendeur de son corps possiblement dénudé quand il n'est revêtu que des seuls diadèmes de la gloire à laquelle elle a pu prétendre. Ecoute dans le même temps ce à quoi cet homme pathétique, déserteur surtout de lui-même, a tenté d'échapper, et apprends par son récit ce à quoi tu pourras toi aussi te soustraire si tu réussis à moins te perdre que lui dans le dédale des contradictions. Quant au chien que je suis ... il n'en est pas moins humble mâle devant cette femme admirable. Avant d'être tenté de me traiter en quadrupède remueur de queue et rapporteur de bâton, pense un peu aux

chiens qui vont avec les aveugles, ou à celui qui reconnut Ulysse bien avant sa femme, son fils et ses ennemis, ou encore aux chiens providentiels des montagnes, amis des bergers. A ce propos, nous voici rendus à la limite du village. Suis-moi et vois si tu peux aller plus avant par tes propres moyens ! »

La rue dévastée s'ouvrait, face au soleil, sur une esplanade bordée d'une longue balustrade mangée de rouille mais bien scellée dans un parapet d'épaisses pierres moussues. Du fond de sa mémoire anonyme, l'homme vit surgir le souvenir d'espaces similaires – larges terrasses bourgeoises s'ouvrant sur des horizons boisés, orgueilleux parvis, agoras improbables... Instinctivement, il ralentit le pas, mais le chien se retourna et l'encouragea à le rejoindre. Derrière eux, le déserteur et la folle les suivaient de loin et ne se souciaient guère de participer à leurs échanges. Ils fumaient des cigarettes tout en se livrant à de tendres invectives de routine que le chien appréciait en dodelinant de la tête avec indulgence.

- « Ils n'en finissent pas de se disputer sur la question des causes et des effets. Il est vrai que, pour ce qui les concerne, il y a de quoi ! De part et d'autre de la ceinture... Mais approchez-vous donc un peu, l'ami, et venez apprécier les dimensions du possible. »

L'homme d'après le vertige fit quelques pas méfiants (« Tiens, le chien me vouvoie, maintenant ! »), puis quelques-autres encore. Un dernier pas le fit s'arrimer d'une main tremblante à la rambarde. Les yeux clos, se remémorant trop bien, maintenant, comment cela avait commencé quelques jours plus tôt, et comment cela s'était probablement terminé, longtemps avant. Les muscles des cuisses contractés, pour s'interdire toute impulsion, mais ceux des mollets trémulant, saisis par la même vieille tentation d'aller voir un peu plus loin, et même un peu plus bas, ce qu'il en était du monde et de ses secrets. La tête levée, à l'écoute des cris d'oiseaux passant de son oreille droite à son oreille gauche, puis de la gauche à la droite, des oiseaux qui volaient en cercle, des rapaces encore et toujours. Il ouvrit les yeux. Un couple de busards tournait en effet au ras des lourds nuages irisés par le soleil atone du milieu de matinée. Le vent longuement brassé entre leurs ailes déployées forma un petit tourbillon qui vint l'envelopper et l'aspirer au-delà de la rambarde : il lui fallut l'agripper d'urgence de son autre main car déjà son crâne, son cou, ses épaules se tendaient vers le vide. Il ferma de nouveau les yeux pour ne pas voir le crêt abrupt qui barrait la perspective à sa droite, et surtout pour gommer le constat fugitif que rien ne la barrait à sa gauche. Le sol cessa un instant de danser sous ses talons. Il en profita pour reprendre le contrôle de sa respiration.

- « Ça va, l'ami ? », lui demanda le déserteur en lui posant une main sur le coude. Une autre main s'était posée sur son autre coude, et il prit connaissance du parfum – musc et patchouli, pensa-t-il – qui flottait autour de la femme.

- « Si nous pouvons vous appeler ainsi », lui chuchota-t-elle à l'oreille dans un éclat de rire.

- « Ouvrez les yeux sans crainte », reprit le chien. « Vous ne verrez rien d'autre que le chemin que nous pouvons parcourir ensemble, si vous le souhaitez. Il court en bas, à votre droite. Comme vous le remarquerez, il ne fait que descendre, mais c'est ce que tu souhaites, n'est-ce pas ? ».

Les images et les pensées finirent par sédimenter au fond de la conscience troublée de l'homme venu d'en haut. Juste avant d'ouvrir les yeux, il en vint à percevoir avec gratitude le frémissement des branchages secoués par une lointaine brise. Et même, il l'aurait juré, le crissement des brindilles

qu'une armée de fourmis tranquilles et fanatiques trainait dans le sous-bois vers quelque monstrueuse fourmilière. Mais ce qu'il vit pour de bon, à ses pieds, sur sa droite et au fond de la combe, ce fut le sous-bois d'où dévalait le chemin par lequel il était arrivé. Puis la bifurcation avec le sentier menant au village et à son bouquet de maisons martyrisées qui s'accrochaient à la pente douce. Une pente si douce qu'il ne se souvenait pas de l'avoir grimpée. Le chemin principal continuait sa descente vers la gauche, en lacets de plus en plus larges, et rejoignait tangentiellement un cours d'eau étique et paresseux qui se rêvait torrent mais n'était que motif à découper le relief pour gagner, plus bas, sertie dans ses brumes, l'ébauche d'une vallée. Depuis le belvédère, la vue embrassait cette habile connivence de la route empierrée et du ruisseau indolent.

- « Maintenant, vous voyez ce qui est possible », reprit le chien. « Le parcours qui nous attend. Qui vous attend aussi, si vous acceptez de vous joindre à nous. Tout ce que nous allons faire, c'est recommencer à nous mêler de ce qui se joue au fond de cette vallée que vous devinez là-bas, sous son petit nuage. Nous trois, nous n'avions rien d'autre à faire dans ce village ravagé que d'y faire une pause pour y chercher, je vous l'ai dit, les moyens de préparer un peu de thé – nous disposions déjà de la thière, et même d'un reste de lait concentré. D'y dénicher si possible quelques biscuits à grignoter. Et, bien entendu, d'y faire votre rencontre, même si vous n'aviez ni thé ni biscuit dans votre besace ! Donc, à défaut, de vous adopter. Mais oui ! Vous adopter ! D'ailleurs, que vous en soyez conscient ou non, et sans vouloir vous vexer, vous êtes un peu à l'image de ce pour quoi cette folle de femme a misé tout ce qu'elle avait en tentant ce qu'elle a tenté. Sachez en effet qu'elle a l'idée, bien vissée en elle, de restituer aux laborieux de votre espèce tout ce dont de longues et cruelles spoliations les ont, paraît-il, privés – mais comment un chien comme moi pourrait-il en juger ? Une première catastrophe ne lui a pas suffi. Comme vous la voyez, et nous avec elle, nous sommes en chemin, sauf imprévu, pour remettre ça un peu plus bas. Pour faire main-basse sur ce qu'il reste à prendre. Comment résister à de telles promesses de butin ? Pourquoi refuser de participer à une petite revanche sur les possédants ? Même un chien dans mon genre se laisse aller au doux rêve d'être un jour moins pelé. De ce point de vue, votre propre égarement m'inspire toute confiance. Ainsi que ce sac de cailloux qui vous bat le flanc et auquel vous semblez tenir ! Vous nous honoreriez donc vraiment en descendant avec nous dans la vallée. Et, ce faisant, vous m'obligeriez en tendant l'oreille en chemin à ce que cette folle et ce déserteur ne manqueront pas de vous raconter à propos de leurs récentes aventures, puis en me donnant votre avis sur ce que leurs délires permettent d'envisager pour la suite. Allez, venez donc, vous avez manifestement déjà trop perdu pour avoir quelque chose de plus à perdre ! La vallée nous attend ! ».

Pour un chien, à l'évidence, celui-ci parlait plutôt bien ! L'homme n'avait rien à perdre, en effet, et rien à gagner non plus. Il décida de suivre le beau-parleur et les deux autres. Ils prirent, derrière ce qu'il restait de l'église, une ruelle en pente jonchée de détritiques dont plusieurs boîtes, piétinées à souhait, de lait concentré – et c'étaient là les traces du lait qu'ils étaient tous venus chercher ! Et c'est en enjambant les déchets, les outils abandonnés et les autres signes de vie des villageois chassés par les hostilités qu'ils rejoignirent le chemin pavé qui descendait vers la vallée profuse, ou supposée telle.

Le soleil hésitait à percer l'épais manteau des nuages. Même aux parages du ruisseau frétilant, la pâleur de toutes choses faisait renoncer à l'idée de « paysage souriant ». Au sein du quatuor improvisé, les visages s'étaient fait graves, les joues et les babines se creusaient et, entre les tempes

lustrées par la brume et la sueur, les yeux se plissaient pour mieux deviner les embûches – pierres saillantes, fondrières déguisées en flaques – qui parsemaient la route. Même le chien se concentrait sur les odeurs et s’abstenait, tant l’air était humide, de laisser pendre la langue. Seul l’homme disparu semblait indifférent, marchant d’un pas automatique, de nouveau égaré dans ses songes de tuyaux rouges (ou peut-être jaunes) et de flèches bleues, d’horloges muettes, de mercenaires (ou peut-être de miliciens), de quatuors à cordes dévastés, et dans ses visions de cailloux, solitaires ou entassés. La femme lui jetait de temps à autre un coup d’œil latéral, comme solidaire de sa façon d’avancer avec des rêves pour boussole. Elle avait longtemps fait de même, jusqu’au jour où elle n’avait plus voulu se contenter de rêver...

Bien qu’occupé à trier mentalement les rares souvenirs qu’il commençait à stocker, l’homme venu d’en haut restait attentif. Aussi entendit-il et devina-t-il la fourgonnette bien avant qu’elle ne surgisse devant eux, au détour d’un lacet. Arborant une couleur bleu-gris-rouille semblable à celle des uniformes des hauts mercenaires arpenteurs, et dotée du galbe d’une boîte de *corned-beef*, elle dissimulait l’inusable et pétaradante énergie de ses quatre roues motrices sous une contenance toute militaire. La folle se précipita aussitôt au-devant de cette apparition en levant et en agitant vigoureusement les bras au beau milieu de la route. Il s’avéra que le véhicule ainsi invité à s’arrêter près du petit groupe transportait une douzaine de jeunes femmes - sans compter celle, à peine plus âgée, qui tenait le volant et une autre encore, installée à ses côtés. Et il s’avéra bientôt que la folle les connaissait toutes.

A vrai dire, on devinait plutôt qu’on ne constatait la présence des jeunes femmes sous la bâche entrouverte qui couvrait tout l’arrière de la fourgonnette. Assises sur deux rangées de six, elles se faisaient face, mais leurs visages et leurs bustes restaient pour moitié dans la pénombre. Elles portaient toutes la même vareuse verdâtre que la folle, même si la leur semblait en meilleur état. Il en allait de même des deux femmes à l’avant avec qui, justement, la folle discutait maintenant à voix basse. En tendant l’oreille, l’homme venu d’ailleurs aurait peut-être perçu les mots « banque » ou « lac » dans leurs propos, mais il semblait s’être une fois de plus désintéressé de la situation. Pendant ce temps, le chien flairait les pneus, les replis de la bâche et les chaussures à portée de sa truffe. Le déserteur, quant à lui, cherchait à entrer en contact avec la femme assise à la place de la passagère avant, laquelle, se tournant vivement vers lui, finit par lui jeter un chiffre à la figure. Puis la folle, à la façon d’un lieutenant, alla saluer d’un « Salut, les filles ! » les femmes à l’arrière de la fourgonnette, caressa quelques joues à sa portée, complimenta deux ou trois maquillages ou camouflages réussis. Puis elle revint vers la femme au volant, qui lui remit discrètement deux paquets de biscuits, et chacun des deux équipages reprit la route en sens opposé : la boîte de vitesse grinça un peu, pour cause de démarrage en côte, et le chien, dont on a vu que ce n’était pas le style, s’abstint d’aboyer outre mesure, bien que sexuellement émoustillé.

On ignorera délibérément ce qui se dit alors tant sous la bâche, où l’on avait peut-être entrepris de ressortir les fards au péril des cahots et des virages, que dans la cabine, où la comptabilité serrée des paquets de biscuits avait pu susciter quelques tensions. On continuera en revanche à tendre l’oreille du côté des marcheurs qui avaient repris leur descente, car la folle brûlait maintenant de raconter son histoire.

- « Vous mourez d'envie, n'est-ce-pas, de savoir qui sont ces femmes que vous venons de croiser et qui vont là d'où vous venez ? », assura-t-elle à l'homme qui n'avait rien manifesté mais qui, pourtant, resta coi. « Eh bien, je vais vous le dire ! ».

- « Ecoute bien, pour une fois, c'est l'occasion », souffla le chien au déserteur, « cela t'aidera sans doute à comprendre ce qui t'est arrivé jusqu'à présent et pourquoi tu te retrouves ici, avec nous, plus perdu qu'un sanglier en rut ! »

- « Je vau mieux qu'un sanglier », protesta le déserteur.

- « A propos de rut », reprit la folle, « ces femmes, voyez-vous, n'ont pas toujours été les tenancières et les employées du bordel ambulat que vous venez de voir passer. Si elles le sont devenues aujourd'hui, c'est parce que je leur ai conseillé de le faire. Pour leur sécurité, et peut-être même pour leur survie. En attendant la suite des événements. En réalité, elles sont mes amazones adorées. Il m'en fallait quinze. Je les ai toutes personnellement recrutées en trois mois, chacune dans leurs pays, par *internet*, parmi les meilleures diplômées des grandes écoles supérieures d'ingénierie informatique qui avaient eu la bonne idée de mettre leurs CV en ligne. Je les ai logées dans des résidences étudiantes, et je leur ai proposé d'excellents salaires pour leurs premiers postes. Il est utile pour cela d'être, comme je le suis, l'héritière orpheline du directeur-adjoint de succursale d'une banque internationale. D'autant que, outre de l'argent, cela donne aussi des idées, vous verrez lesquelles, et vous jugerez si ce sont celles d'une folle. Vous venez donc de croiser la cohorte de mes recrues du printemps dernier. Deux d'entre elles, qui ont eu du mal à faire face aux angoisses de la transgression, ont failli nous quitter. Succomber aux tentations du repentir. Bref passer à l'ennemi, ou c'est tout comme, lorsque que notre échec est devenu flagrant. Si tant est qu'échec, au total, il y ait eu : là aussi, vous vous ferez votre opinion. Mais toutes deux sont finalement revenues vers nous, et de façon magistrale ! Vous en jugerez aussi. Seule une troisième, sujette au vertige – j'avais d'ailleurs hésité à l'enrôler - , a fini par nous faire défaut. Irrémédiablement. Elle s'est suicidée il y a quelques jours en se jetant du haut du temple où elle allait prier, enfant, chaque semaine, avec ses parents. Mais les quatorze qui restent constituent le valeureux bataillon de choc – mi *high-tech*, mi guerrières - que vous avez aperçu tout à l'heure. Elles n'ont pas renoncé et sont prêtes à reprendre le combat dès que l'occasion se présentera. En attendant, il faut bien vivre et manger. Les soldats envoyés restaurer l'ordre que nous avons fait chanceler restaurent aussi mes amazones, au prix bien sûr de quelques passes dont nous avons démocratiquement arrêté le tarif – d'ailleurs bradé, car ces soldats sont de vrais miséreux. A la guerre comme à la guerre ! Vous vous demandez-sans doute de quelle guerre voire de quelle cause je vous parle. Bon, vous ne dites rien, c'est vrai, et vous n'exprimez rien non plus. Mais il est des moments où la curiosité l'emporte sur la perplexité, non ? De la cause, cependant, je ne dirai rien. Vous la devinerez. Ou plutôt : de l'action que nous avons menée, mes chères amazones hyper-connectées et moi-même, et des effets qu'elle a eus, vous déduirez bien vite la cause. Et vous apprécierez ! »

Sur ce, elle entreprit d'ouvrir et d'entamer le paquet de biscuits. Ce qui fit se dresser l'une des oreilles du chien, lequel s'approcha, la queue en liesse, en lançant des clins d'œil aux deux hommes. Le déserteur, du haut de sa maigreur, se désintéressait de la scène. Quant à l'homme d'après le vertige, il regardait tout cela, qui durait. Il ne put s'empêcher de tourner la tête vers la femme.

- « Eh bien ? », demanda-t-il. Et c'étaient là les premiers mots qu'il prononçait en leur présence. Il en fut le premier surpris. Le chien dressa celle de ses oreilles qui n'écoutait pas du côté des biscuits. « Cette voix a connu bien des cavernes », pensa-t-il.

- « Voulez-vous un biscuit ou bien la suite ? », reprit la femme. « Ah, je vois, la suite ! Non ? Plutôt les deux ? D'accord. Vous allez voir comme la suite est palpitante et parfois terrifiante ! Vu l'air sympathique et ahuri que vous traînez depuis notre rencontre, vous venez sans doute de trop loin pour avoir eu connaissance de ces dramatiques événements, comme a dit la radio, ni même des échos de cette connaissance. Vous n'êtes qu'un des trop rares dans ce cas, je pense. Prenez donc un biscuit. »

Leurs pas, luttant contre la descente, devenaient plus rapides. Il tourna de nouveau la tête.

- « Eh bien ? », insista-t-il.

- « Eh bien, commençons par ce qui fut un beau début. C'était un de ces matins ensoleillés que nous avons eus en juillet. J'étais vêtue d'un superbe tailleur anthracite, de soie blanche autour du cou, et j'ai grimpé les marches monumentales de la BIG. Faut-il vous préciser ce qu'est la BIG ? La Banque Internationale & Générale ? Oui, je le crains – vraiment, d'où sortez-vous donc ? Bon, abrégeons. La BIG, c'est la plus grande, voilà tout. Elle est partout, elle voit tout, elle sait tout, elle fait tout, ou presque. Tout l'argent du monde passe un jour ou l'autre par ses guichets, ses paperasses, ses coffres, ses flux informatiques et ses fonds de placement ou d'investissement. Bref. Sur l'acajou du stand d'accueil, je dépose le badge de feu mon père, qui officiait encore en ces lieux en hiver, et je demande au préposé, un jeune gars rasé de près, de me délivrer un laissez-passer de deux heures pour aller rendre visite dans les étages à un collègue de, justement, feu mon père. Le beau gosse hésite, consulte son chef – à la BIG, ils ont les moyens d'avoir un chef de toutes choses, et donc aussi de l'accueil - lequel, souriant, onctueux, visqueux – il avait bien connu mon père, me souffla-t-il dans le nez – n'en demande pas moins si j'ai rendez-vous – non je n'ai pas – et qui je veux voir – mais pourquoi donc, puisqu'il s'agit d'un collègue de ... ? – oui mais c'est juste pour vérifier s'il peut vous recevoir. J'avais prévu ce cas de figure, ou à peu près. Je donne donc le nom d'un collègue de mon père. C'est celui du petit chauve qui m'avait tripoté les fesses à deux reprises, lors de ces cocktails « pour affaires » que mon père tenait malencontreusement à organiser à la maison. Consultation téléphonique, donc, du secrétariat, qui va s'enquérir de l'avis de son petit chauve de patron. Deux minutes plus tard, sans surprise, et avec un drôle de sourire aux lèvres, je salue toute l'équipe de l'accueil en agitant bien haut le laissez-passer que le préposé rasé et son chef gominé, intimement émus de leur ductilité mais se faisant un devoir de froncer un sourcil soupçonneux, viennent d'initialiser sur leur codeur-lecteur. A partir de là, tout s'accélère. Je sais que je peux maintenant franchir d'un geste toutes les barrières électroniques de l'immeuble. Et, au lieu de gagner les étages, je fonce en direction du premier sous-sol, aussi vite que le permettent le gainé et le statut social de mon tailleur. J'y trouve assez vite le couloir circulaire qui dessert les magasins et les salles d'office. A ma demande, mon père m'avait fait visiter l'édifice quelques mois avant sa mort – si fier, le pauvre homme, d'activer sous mes yeux qu'il espérait admiratifs le badge sésame donnant accès à tous les recoins de l'immeuble de la BIG. J'avais insisté pour en visiter aussi les soutes, mais sans idée précise à cette époque. J'avais remarqué les épaisses portes installées au sous-sol et prêté une attention particulière à celles des magasins, dotées de solides valets et surtout de barres de sécurité bloquant l'ouverture depuis l'intérieur, mais sans doute faciles à faire coulisser. J'aurais dû m'étonner de l'absence de serrures. Je me précipite vers la porte du premier des trois magasins. Naïve que j'étais ! La barre semblait collée à l'acier de la porte. Inamovible. Je n'avais pas remarqué, en passant avec mon père, le petit lecteur de badges sous la poignée de poussée, et qui me narguait maintenant en clignotant. C'est la seule fois, dans toute cette aventure, où mon front et tout le reste de mon corps

ont vraiment connu la sueur. Pas bien longtemps, cependant. J'ai pensé à présenter mon laissez-passer, et la barre a aussitôt émis un clic de satisfaction, signalant sa démagnétisation. Magie des puces et des aimants ! J'ai ouvert la porte. Cinq de mes amazones étaient postées dans la rue, pas très loin, avec leurs allures convenues de secrétaires prenant leurs pauses cigarette à même le trottoir, ou de mères au foyer prenant le soleil sur un banc ou même de soubrettes immigrées ne prenant rien d'autre que l'air modeste et déluré. Sinon invisibles, du moins insoupçonnables. Je leur ai fait un geste. Elles sont entrées l'une après l'autre, tout naturellement. Elles savaient ce qu'elles avaient à faire. J'ai couru vers un autre magasin : même porte, même déclic au contact du badge et cinq autres filles se sont à leur tour glissées dans les sous-sols de la banque. J'ai terminé ma tournée avec le troisième et dernier entrepôt, le plus vaste, où s'entassaient des piles de ramettes de papier et de hautes rangées d'ordinateurs et autres imprimantes dans leurs cartons. Les cinq dernières filles se sont introduites. J'ai refermé la porte. L'équipe était au complet, dans les murs, à l'endroit prévu, prête à bondir. Vous suivez ? »

Il suivait. Elle lui tendit un autre biscuit, qu'il accepta.

- « Ensuite, ce fut surtout à mes quinze amazones *high-tech* de jouer. Rapidement regroupées dans le couloir du sous-sol, elles s'organisèrent en silence. Elles savaient ce qu'elles avaient à faire. Pour ma part, je me rendis à la cafétéria du premier étage. Le balcon surplombait le hall d'entrée. Lequel resta très calme, me laissant goûter ce moment fiévreux pendant lequel l'inédit se prépare. Je surveillais à toutes fins utiles l'éventuelle apparition du petit chauve, qui m'aurait déstabilisée. Je l'aperçus peut-être, de loin, lorsqu'une vague ébullition anima l'immeuble et ses ascenseurs en milieu de matinée, à l'heure de la pause-café – un rituel imposé par la BIG, même à ceux de ses employés qui n'aimaient pas le café, « pour favoriser la convivialité et la transversalité » m'avait expliqué mon père. Après quoi le hall, les bouts de conversation, les bips des ascenseurs, la cafétéria, tout se calma à nouveau. Il en serait désormais ainsi jusqu'à midi. Chacun était retourné turbiner ferme. C'était le moment. Passant par les escaliers, les filles avaient profité du petit rituel minable, mais bienvenu, de la BIG pour se propulser discrètement dans les étages, en cinq groupes de trois. Chaque groupe devait se rapprocher des cinq salles stratégiques de la BIG, momentanément désertées, puis chacune des trois filles se transformer en ombre, se planquant comme elles le pouvaient, dans les toilettes, derrière une plante verte, à l'ombre du cul-de-sac d'un couloir, derrière leur doigt, que sais-je ? Et, une fois tous les employés revenus à leurs postes, passer à l'action. Vers onze heures, je reçus un premier texto, et tout de suite après un second : « OK » disaient-ils simplement. Ce qui signifiait que deux salles étaient déjà contrôlées par deux de mes groupes de filles. Elles n'avaient rien fait d'autre que d'y entrer en trombe, l'une d'elles en agitant le revolver – petit, mais puissant - qu'elle tenait des deux mains, de refermer la porte derrière elles, puis de scotcher les bouches et de ligoter les chevilles et les poignets des malheureux financiers, *traders* et mathématiciens qui se trouvaient dans les lieux, au nombre de trois ou quatre, jamais plus. L'élite de la BIG. Je n'attendis pas les textos suivants, et quittai en hâte la cafétéria. Deux « OK » supplémentaires me parvinrent pendant que je redescendais au sous-sol de l'immeuble. J'ai potassé des manuels, voyez-vous. Je sais à quoi ressemble un boîtier de commande d'ascenseur, et surtout comment shunter ses circuits à l'aide d'un simple tournevis. L'immeuble comptait six ascenseurs, il ne me fallut que dix minutes, sans me vanter, pour les immobiliser tous. L'objectif était de créer une grosse diversion dans l'immeuble pour que mes filles puissent travailler en paix dans leurs salles. Ne m'interrogez pas sur les détails de ce qu'elles firent alors : je ne suis ni informaticienne comme elles, ni dotée des mêmes compétences

financières que mon regretté père. Mais voici. Elles avaient longuement préparé, chez moi et dans leurs laboratoires universitaires, quelques petits programmes dont chacune détenait les copies sur une clé USB. Elles n'eurent rien d'autre à faire que de les installer les uns après les autres sur les ordinateurs centraux de contrôle de leurs prisonniers et d'en surveiller l'initialisation et le lancement. Le premier programme permettait d'extraire de grandes masses de données agrégées fournies par les établissements de dépôt de la BIG, mais aussi par ceux de ses nombreux partenaires. Chaque salle a accès à tous les guichets nationaux mais coordonne les établissements d'un seul continent – et c'est pourquoi il y a cinq salles. Le second programme ne s'intéressait qu'à une seule de ces données : les sommes déposées sur les comptes courants de tous les clients qui en détiennent un, et ils en détiennent tous. A la suite de quoi, en quelques secondes il en cumulait les montants puis, plus important, il en calculait la médiane, le chiffre autour duquel se répartissent en nombre égal ceux qui possèdent plus et ceux qui possèdent moins. Les disques durs installés dans ces salles étaient de taille à supporter de tels calculs. Ensuite, le troisième programme entra en action, c'était le plus délicat, mais le plus virtuose aussi. Encore une fois, ne me demandez pas comment, mais celui-ci était capable de faire circuler dans toutes les ramifications du système non pas le chiffre de la médiane, mais celui-ci multiplié par deux, ainsi que nous en avions décidé de longue date, puis d'installer le chiffre en question en l'intégrant dans la batterie des critères de commande centrale, de faire redémarrer les systèmes concernés – opération simple mais délicate si l'on veut garder le lien avec ceux des agences - et, aussitôt fait, d'assortir le tout du lancement d'un sous-programme aussi fou que diabolique. C'était la création favorite des filles, leur jubilation d'artistes ! S'appuyant sur le programme-mère, il consistait tout simplement à prendre pendant quelques temps le contrôle des opérations bancaires du centre vers la périphérie en autorisant plusieurs salves de transferts financiers tous azimuts, et tout particulièrement le lancement de généreuses poignées de micro-fonds prélevées dans les gros sacs pansus des fonds de placement, fonds de réserve, fonds de pension, que sais-je encore ? Mais ce charivari apparent dans les circuits était parfaitement maîtrisé. Il ne répondait en fait qu'à une seule et simple consigne : sur tous les comptes courants dont le montant se trouvait sous la barre de deux fois la médiane, et en activant les tableurs et les jeux d'écritures appropriés, verser méthodiquement et immédiatement les sommes permettant à chacun de ces comptes d'atteindre ce plafond. »

- « Sympathique attention », commenta l'homme.

- « N'est-ce pas ? Imaginez la scène avec, dans chacune des cinq salles, les gros ordinateurs à peine essoufflés moulinant en moins de cinq minutes un total de plusieurs dizaines de millions d'opérations, aussitôt enregistrées et validées dans les établissements bancaires de toutes les périphéries. En guise de bouquet final, les clés USB délivrèrent leur quatrième et avant-dernier programme, de simple mais géniale bureautique, qui permettait d'adresser depuis la messagerie du siège central de la BIG un bref courriel personnalisé à chacun des bénéficiaires des récentes opérations : d'une part pour les en informer, clairement, courtoisement, mais dans les apparences de la langue des banquiers ; d'autre part pour leur annoncer de même le montant, d'ailleurs unique pour tous, dont leur compte courant était désormais crédité. Notez que nous avons décidé de ne pas toucher aux comptes qui dépassaient la nouvelle médiane – « Laissons tranquilles ces pauvres riches », nous disions-nous, « afin qu'ils ne se fâchent pas tout de suite » – mais de siphonner en revanche les fonds de placement et consorts, et quelques fonds d'investissement nauséabonds au passage. Nous y avons été incitées par cette volonté farouche des grandes banques de ne jamais rendre vraiment étanches leurs activités de gestion de comptes de dépôt et leurs activités financières - ce qui, en l'occurrence, devait faciliter la tâche de nos petits logiciels. C'est du moins ainsi, mais à

tort, que nous pensions qu'il en allait. Et nous nous contentions de remarquer entre nous, dans un style métaphorique qui nous ravissait à l'époque : « Puisqu'ils obligent les barques et les paquebots à accoster aux mêmes ports, qu'ils ne s'étonnent pas de tendre le flanc à de tels abordages ! », ou encore : « Les fourmis s'en prennent enfin à l'éléphant et les attaquent par la trompe ! »... Mais de tout cela, notre message-type ne disait rien. Dans la mesure où nous subtilisons la plume à des banquiers, nous devons respecter leur style même si, fait nouveau en ce domaine, c'était pour fournir aux braves gens quelques explications enfin lisibles sur la façon dont circule leur argent. Nous avons surtout voulu laisser chaque destinataire construire sa propre explication, plutôt que de lui imposer la nôtre. Mais je ne voudrais pas oublier de mentionner la fonction de notre cinquième, dernier et génial programme : effacer toutes les traces des interventions effectuées par les quatre précédents en propageant un virus coriace sur toutes les voies informatiques que nous avons empruntées, ceci de façon à entraver la BIG et ses copines dans leurs probables intentions, après notre départ, d'analyser nos méthodes et, surtout, d'annuler nos opérations. Naïves nous étions encore... En moins de temps qu'il fallut à mes quinze amazones pour débâillonner les cadres - sans leur délier les jambes et les bras - , camoufler les revolvers sous leurs vêtements, quitter les salles puis se fondre dans la cohue générale qui, grâce à moi, avait alors gagné les escaliers de secours, et donc en bien moins de temps encore qu'il leur fallut pour disparaître ensuite, et moi comme elles, dans les rues du quartier, les ordinateurs de la BIG s'étaient déjà réveillés et avaient abattu d'eux-mêmes, l'une après l'autre, de lourdes herses entre les fonds de placement et les comptes de dépôt gérés par les établissements, ceux de la BIG comme ceux de ses congénères. Ils étaient de longue date et massivement programmés pour cela et n'avaient nul besoin de prendre connaissance de notre arnaque à la médiane pour comprendre autre chose. Pas plus que leurs patrons ils n'avaient cure des médianes, notion quelque peu idéologique et parfaitement inutile dans leur monde d'algorithmes. Ils n'obéissaient qu'à un seul ordre : l'argent des petits dépôts peut venir abonder les grands fonds, mais celui des fonds ne saurait remonter jusqu'aux comptes des petites gens. En bref, l'étanchéité était à sens unique : comment avons nous pu ne pas prévoir cela ? »

-« Il aurait peut-être fallu un programme supplémentaire pour flinguer cette logique » risqua le chien qui, estimant que la femme était bientôt rendue à la fin de son histoire et qu'il restait des biscuits, s'était peu à peu rapproché d'elle pendant que le déserteur continuait de désertre ostensiblement la scène en feignant de chercher des champignons dans les talus et que l'homme était soudain pris d'une toux compulsive. Elle les regarda tous de haut puis, préférant soupirer que s'indigner :

- « Quand nous nous sommes retrouvées, quelques heures plus tard, toutes les filles m'ont dit que non, nous n'aurions pas pu faire mieux que de passer en force pendant quelques minutes, comme nous l'avions fait. De fait nous avons échoué à nous infiltrer dans la totalité du réseau. Mais, bien que rapide, le délai de réaction des pare-feux du système central de la BIG avait tout de même permis que des masses de virements, sans doute plusieurs millions, s'effectuent virtuellement à partir du siège et soient enregistrés par les agences, puis que les clients, du moins les clients connectés, en soient aussitôt informés. C'est juste après, donc, mais juste après seulement, que les précautions structurelles insérées par la BIG pour protéger son réseau reprirent le contrôle. D'après mes filles, les premières ponctions effectuées sur les fonds avaient été assez sérieuses pour fermer en chaîne tous les circuits qui en portaient. Une vraie réaction immunitaire, avec collapsus de tous les sas et levée instantanée des ponts-levis. Nous n'avions pas imaginé que la clôture serait si rapide et si radicale. Nous avons été folles d'oublier cette éventualité et moi, la fille de banquier, plus folle

encore. Il n'y avait rien à redire de la position toujours très claire de la BIG : l'argent ne circule que là et quand elle le décide. »

- « Malgré cela, des millions d'écritures étaient bel et bien parties ! » ricana le chien, qui s'agitait depuis quelques minutes en continuant à lorgner le paquet de biscuits.

- « Les écritures, est-ce si important chez vous ? », demanda l'homme entre deux quintes de toux.

- « Oui, c'est d'ailleurs à cause d'elles que tout a dérapé », lui répondit la femme. « Car les millions de destinataires du message de la BIG y ont cru, bien sûr. Nombre d'entre eux sont aussitôt venus retirer de belles sommes de liquide aux guichets. Certains, aussi, voulurent profiter de l'aubaine pour ouvrir le robinet de gros emprunts. Or de liquide on manqua vite, pour cause de fermeture des vannes centrales. L'idée vint, pour dépanner, de ponctionner transitoirement les comptes les mieux dotés dans chaque ville. La chasse à l'or et à l'homme démarra comme une traînée de feu. Petits banquiers d'agences en surchauffe et voisins sans scrupule de riches à peine plus riches qu'eux-mêmes rivalisèrent bientôt en malversations. Les demandes de crédit se bousculèrent sans contrôle à tous les portillons, et la plupart des premières furent acceptées – parfois sous la menace de couteaux de cuisine - par des petits chefs de guichet qui ne dessaoulaient plus du matin au soir et du soir au matin. Chacun se prit à penser que le moment était enfin venu de se servir en tout et partout, que la norme était de faire n'importe quoi et surtout sans compter, et que bien fou était celui qui restait sur la touche de ce jeu sans règles. Pour conserver les apparences, cependant, tout le monde mentait tout le temps. D'une certaine façon, c'était plutôt drôle à voir, et d'une autre c'était effrayant. En moins de deux jours, les principales villes du pays furent saisies par la fièvre et l'orgie des flots d'argent en grande partie immatériel qui s'étaient déversés sur elles. La ville du siège, notre ville, fut touchée elle aussi – la BIG l'avait toujours considérée comme aussi périphérique que les autres – et bientôt le capharnaüm y fut tel que j'eus du mal à retrouver mes jeunes amazones. Leurs résidences étudiantes étaient squattées de partout. »

Le déserteur s'était enfin rapproché.

- « Si ce n'avait été que cela ! », lança-t-il d'une voix rauque. « Cette bande de sorcières a vraiment réussi à déclencher le pire des bazars. »

- « Oui, le BIG bazar ! », renchérit le chien en éclatant de rire. Puis aussitôt : « Non, sérieusement ... Même de mémoire de chien, on ne pouvait que s'étonner du tableau donné à voir par les humains. Je confirme : plus qu'un capharnaüm ou un bazar, ce fut un vrai cataclysme, au sens le plus sauvage du terme – et, bien que vaguement domestiqué, je m'y connais encore un peu en sauvagerie. Ces sorcières, comme tu dis, avaient visé juste en allant titiller les inaccessibles circuits financiers internationaux. Ceux-ci avaient révélé sans fard leur véritable nature, leur foi en l'équation : argent égale pouvoir. Et aussitôt activé leurs verrous. Les petits et moyens dépositaires avaient néanmoins eu le temps de réaliser ce qui se passait, pendant que les plus gros voyaient leurs craintes changer d'objet. Les premiers continuèrent à piller les seconds, mais les uns et les autres tournaient désormais un regard perplexe puis carrément hostile vers tout ce qui ressemblait à une institution, d'abord financière, puis pas seulement. Les quelques journaux qui réussirent alors à sortir encore, et que lisaient surtout des policiers entre deux bières, titraient sur des revendications de « correction des inégalités de revenus et de patrimoine », des annonces de meetings dénonçant la « financiarisation de l'épargne populaire ». Ils n'avaient pas tort. Mais les gens n'en étaient déjà plus là. Ils ne cherchaient plus à comprendre avant d'agir. Ils préféraient agir avant de comprendre, de peur qu'il ne soit trop tard une fois qu'ils auraient compris. Les polices furent bientôt débordées,

incapables de maîtriser les principaux carrefours. Certains agents kidnappèrent même des employés de banque et, agitant leurs propres chèques sous leurs yeux, exigèrent d'eux qu'ils crachent le peu d'argent qu'ils pouvaient encore racler au fond de leurs coffres. Malgré les rapines, ou de leur fait, tout était devenu très cher pour tous. Et l'ordre, en particulier, était devenu hors de prix, même à crédit ... »

- « C'est alors que nous, les militaires, avons dû intervenir », continua le déserteur. « Seule la troupe pouvait affronter un tel spectacle et, derrière le décor, une telle réalité. Bon sang, j'étais incorporé depuis à peine deux semaines, le temps de poser ma brosse à dent et de prendre mes marques, mais pas celui d'apprendre quoique ce soit sur les mouvements de foule et le chant des fusils, et me voilà jeté dans l'action, avec des centaines d'autres sous le même uniforme, et on nous aboie – pardon, le chien ! – on nous hurle des ordres : faire rentrer les gens chez eux, instaurer un couvre-feu très serré et dégommer, à coup de crosse et de *rangers*, tout ce qui refuse d'obéir. »

- « Vous aviez fait du beau travail, madame ! », commenta l'homme venu du lac. Elle le regarda de travers.

- « Est-ce un compliment ? », lui demanda-t-elle en faisant mine de minauser. « Ou bien me tenez-vous vraiment pour responsable de ce que nous avons déclenché sans l'avoir conçu ? »

- « D'une certaine façon, sans l'avoir tout à fait conçu, vous aviez voulu qu'il se passe quelque chose d'énorme. Ce quelque chose s'est passé, et je comprends que c'est vous qui l'avez provoqué. »

- « Cher ami, vous confondez tout. L'énorme, c'est d'abord la forteresse bancaire à laquelle, sans y penser ni toujours le savoir, nous avons tous à faire. Et la provocation, c'est l'ordre des choses, en réalité le désordre, qu'elle nous impose. Mes amazones et moi voulions en découdre avec cette hydre-là, nous aussi, mais à notre façon. Chatouiller le talon de fer sous la plante. Lui envoyer un bon gros moustique pendant sa sieste. Tordre ses moustaches. Bref détourner son attention pendant que nous trafiquions et redressions ses circuits intégrés dans le bon sens. Mais le colosse a réagi comme une brute, écrasant le guéridon avec le moustique. L'Enorme n'a énormément pas supporté nos « solutions logiciel » *high tech* de dernière génération. C'est cette « BIG logique » qui, non contente d'avoir créé bien avant nous les conditions du chaos, et se voyant démasquée, a aussitôt fait donner des ordres pour ratisser les quartiers et mater sans distinction tous les protagonistes. A défaut de toujours parvenir à égaler le pouvoir, l'argent égale la force. Et toi, monsieur l'ex-militaire, tu n'as été que la machine à sous, le soldat mécanique, le bras mal armé mais féroce de cette répression. Sachez donc pour finir, cher ami venu de loin, que lorsque j'ai réussi à retrouver les filles, du moins presque toutes, nous nous sommes réunies dans un entrepôt de légumes qui venait d'être pillé et nous avons décidé toutes ensemble, ou à peu près, que nous n'étions en rien responsables de la tournure prise par les événements. »

- « Tout cela est bien beau », rétorqua le déserteur, « et peu m'importent les responsables mais moi, je me suis ramassé les événements, comme tu dis, en pleine tronche. On nous a d'abord obligés à évacuer, d'une grande place, une foule plus grande encore et qui n'avait pas l'intention d'en bouger. Dans ces conditions, le premier sang n'a pas tardé à jaillir aux premiers rangs, après quoi j'en ai aussi fait couler bien plus encore, les cent-cinquante troufions et leurs trois cents *rangers* autour de moi ont fait de même, je les ai vus comme ils m'ont vu, et les vieux, les enfants et les femmes m'ont vu aussi, courir et crier et frapper, leurs voisins, nos voisins, mes voisins peut-être, c'était atroce et absurde et j'étais en sueur, le vomi à la gorge, un peu plus tard j'ai cru voir mon père et mon frère qui passaient en hâtant le pas pour se mettre à l'abri et puis je n'ai plus vu qu'une corolle de matraques et de crosses sur leurs crânes penchés et les coups couvraient leurs appels au secours alors j'ai voulu m'enfuir, me bouchant les oreilles et hurlant tout à la fois, mais j'ai fini par buter sur

les galons de l'officier qui, d'une brusque bourrade, m'a renvoyé dans la mêlée. Il nous a fallu deux heures pour évacuer la place, et en chasser les derniers éléments en tirant des coups de feu en l'air, sous les hauts parleurs qui enjoignaient chacun à rentrer chez soi et à respecter le couvre-feu. J'avais honte de ce que j'étais devenu en faisant ce que j'avais fait. J'ai pris par les petites rues derrière la place, et j'ai réussi à me retrouver au bord du canal. Il y avait moins d'uniformes, et je pouvais pleurer sans crainte. »

La femme lui caressa la joue.

- « Je te plains sincèrement, beau gosse. Mais, comme je l'ai expliqué, je n'y suis pour rien », lui dit-elle. Et elle ajouta à la cantonade : « Nous sommes tous amis, n'est-ce pas ? ».

- « Pour finir », dit alors le chien, « il m'a rencontré. Je gémissais sur la berge du canal en contemplant les ronds dans l'eau qu'avait laissé mon maître, bousculé par la soldatesque, en y tombant sans même avoir le temps de pousser un cri. Seuls son chapeau, sa canne blanche et ses lunettes noires flottaient à la surface. La période folle que nous traversions avait rempli – sait-on vraiment pourquoi ? - les poches des infirmes. Mon maître, sans doute piètre nageur par ailleurs, avait dû couler au fond du canal du fait de son manteau aux poches bourrées de toutes ces pièces de monnaie qu'il avait mendrées, ou dérobées avec mon aide, peu importe. Je gémissais donc sur le quai, comme il se doit, et dans l'indifférence générale. Sauf toi, qui t'es arrêté, qui as vite compris la situation, m'as regardé avec une infinie pitié en me caressant les flancs – mais ton uniforme me faisait peur – et m'as proposé d'aller chercher ensemble de quoi manger, ce qui m'a semblé honnête et digne d'attention. Je t'ai donc suivi en te remerciant à tout hasard. Malgré les apparences, je suis un chien sensible aux bons sentiments. Plus tard, tu m'as dit que ma voix t'avait fait penser à celle de ton frère. Et j'ai alors compris que tu étais ce genre d'humain, en l'occurrence de soldat, qui ne s'étonnent pas d'entendre un chien parler, mais seulement du timbre de sa voix ! »

- « On ne sait pas assez écouter autrui », expliqua la femme. On aurait dit qu'elle voulait soudain devenir la grande sœur de chacun et oublier la terroriste en elle.

- « En tout cas », reprit le déserteur, « c'est là, au bord du canal, avec le chien, que m'est venue l'idée de désertier. En rejoignant le pont, je vis de nouveau la grand-place, qui s'ouvrait à ma droite. Elle était vide, désormais, des soldats qui l'avaient quittée et qui, après s'être glissés comme moi dans les rues latérales, tentaient de se regrouper dans leurs bataillons respectifs. J'aperçus le mien, sous les arcades. Je décidai de lui tourner les talons et c'est avec le chien sur les mêmes talons que nous retournâmes en courant vers le canal avec l'intention de nous cacher dans une barque. Il s'en trouvait une, guère fringante, où nous sautâmes sans hésiter. Il y avait une bâche roulée autour de ce qu'il restait d'une paire de rames vermoulues. Je nous en recouvris, et c'est ainsi camouflés que la faim, la soif et la soldatesque nous ont oubliés. Le sommeil nous a pris par le cou et nous avons dormi côte à côte jusqu'à l'aube, en nous tenant bien chaud. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu que le canal était pris dans une brume bien épaisse qui avait gagné aussi les berges et les porches des maisons. J'ai détaché l'amarre et, manœuvrant tant bien que mal les rames en lambeaux, j'ai réussi à faire aller silencieusement la barque, telle un fantôme, et à la diriger jusqu'à la sortie de la ville. Après quoi, les rames ont cédé et j'ai godillé et godillé encore à l'aide d'une planche arrachée sur l'un des bancs. Lorsqu'enfin le soleil a réussi à monter assez haut pour percer la grisaille collée aux faubourgs, nous étions au milieu de vastes champs de maïs. Nous avons abordé au plus loin du chemin de halage, j'ai caché le bateau, le chien a flairé les talus et, quand il a eu fini, nous nous sommes enfoncés entre les épis. »

- « Au beau milieu desquels nous finîmes par nous rencontrer, cher ami », intervint la femme. Vous étiez comme deux réprouvés, mais encore debout, dans un champ d'épis ».

- « Dont un debout sur ses quatre pattes, ne l'oubliez pas, chère amie », releva le chien en sur-jouant la vexation, ce qui lui valut un humiliant biscuit, attribué d'autorité par le déserteur. « Mais à propos, tu ne nous as pas raconté... », reprit-il...

- « ... comment tu t'es retrouvée dans tant de maïs après avoir voulu brasser tant de blé ! », compléta le déserteur.

Le chien prit un malin plaisir à ricaner, et la femme ne put s'empêcher de sourire.

- « Pendant que j'y suis, je veux bien savoir moi aussi », soupira l'homme d'avant, que l'idée d'un « après » servi par un si beau sourire et par une bouche loin d'être froide commençait à réchauffer.

- « OK ! Vous allez peut-être continuer à rire. Mais admirer aussi, de nouveau, mes amazones en action. Posons-nous un instant », suggéra-t-elle en désignant un rocher. « La situation était donc la suivante. Le soir-même de nos exploits, c'était déjà le total grabuge et, me conformant aux injonctions des haut-parleurs qui nous les serinaient toutes les dix minutes, je fis comme chacun : je rentrai chez moi, au moins pour faire un brin de toilette. Mais, après avoir traversé deux ou trois carrefours et enjambé au moins le double de blessés, et alors que j'étais presque rendue à la porte de mon immeuble, quelle sale surprise d'y repérer le petit chauve, le fameux collègue de feu mon père, installé en embuscade sur le trottoir d'en face, occupé à surveiller les parages et, sans nul doute, à guetter mon arrivée ! Je vis que le vieux sagouin avait l'air mauvais. Evidemment, s'il s'était fait expliquer par le chef de l'accueil de la BIG la façon dont j'avais utilisé son nom comme sésame, il avait fini par comprendre comment je l'avais associé à ce qui s'en était suivi, et par s'intéresser autrement à mes fesses. Ni une, ni deux, je quittai donc les lieux. Le bonhomme pouvait redouter le pire de sa hiérarchie. Il avait à coup sûr l'idée de me traquer jusqu'à dénonciation tonitruante et remise de ma douce personne entre les pattes du premier uniforme venu, et je ne voyais pas les choses de la sorte. Bien entendu, les téléphones portables ne fonctionnaient plus, ou sinon étaient peu sûrs. Mais, pour les avoir moi-même trouvées, je connaissais les adresses de toutes les filles. Je repris le contact avec l'une d'entre elles, qui m'hébergea la première nuit. Puis, une par une, avec toutes les autres. Elles-mêmes restaient en lien, et avaient déjà entrepris de se rendre des visites furtives dans le brouhaha de leurs résidences étudiantes, devenues autant d'hôtels publics. Je compris vite la défection de deux d'entre elles. La première, quand elle me claqua la porte au nez sous les regards peu amènes de tout le palier. De la seconde, les filles me racontèrent que trois d'entre elles avaient dû lui distribuer des volées de baffes à même le trottoir pour la dissuader de foncer vers un poste de police comme elle en manifestait la soudaine intention, après quoi elles l'avaient menacée de la conduire de force à la gare routière et de lui offrir un billet de retour pour son pays d'origine. J'ai été plus affectée, quand je l'appris un peu plus tard, par le suicide de ma petite mystique. Elle n'avait pas su cumuler la déception d'avoir un peu raté notre grand coup et le remords d'avoir trahi ses parents en s'étant moins consacrée au temple qu'à la BIG. Nous en avons parlé avec les filles. Un peu. Pas trop. La plupart d'entre elles préféraient l'hypothèse du vertige fatal. En tout cas, je logeais chez l'une ou chez l'autre. Je n'avisais même plus de me rendre chez moi. Nous partageons la douche, les sandwiches, le thé, et la bière quand nous en trouvons. Les rues, paralysées par les couvre-feux, étaient jonchées de décombres. Je vis où était la force, et comment elle continuait de s'exercer. Je me renseignai sur l'organisation des troupes, la circulation des vivres. Je me mis à rassembler les filles. Je décidai même prudemment, et par principe, de faire passer des

petits mots à la fois sévères et bienveillants à mes deux belles renégates pour les dissuader de se perdre en confidences autour d'elles. Nous eûmes une première et brève réunion, je l'ai dit, dans un entrepôt de légumes qui venait d'être mis à sac. Le temps de nous reconforter, et de nous organiser pour envisager la suite. J'avais repéré aux lisières de la ville une déchetterie, abandonnée ces temps-ci par les miséreux qu'on y affectait habituellement et qui, un peu grâce à nous finalement, avaient dû vouloir chercher leur chance ailleurs. Elle se composait de grands bacs métalliques alignés sous des hangars. Dans ceux qui restaient vides on pouvait se cacher – ce qui attira les filles - et surtout tenir des réunions en toute tranquillité – ce qui était alors mon objectif. Deux réunions nous suffirent, dans ce décor improbable et odorant. La seconde fut la bonne. Nous avions l'habitude de nous organiser. Et les filles étaient d'autant plus motivées que, dans la presse, c'est-à-dire dans le seul journal qu'autorisait encore l'armée, commençaient à sortir les captures de leurs jolis minois par les caméras de vidéo-surveillance de la BIG. Mon portrait fit aussi son apparition, et même en première page - je reconnus la photo, prise par ma mère, que j'avais encadrée et posée sur un buffet dans mon appartement, et sur laquelle mon cher petit chauve ou consort avait dû réussir à faire main basse. Il était assorti de commentaires résolument hostiles me désignant plus ou moins comme le cerveau malade de l'affaire et m'affublant, pour conclure, du titre de « folle ». On rigola un bon coup – moi un peu jaune, tout de même - et l'article servit à allumer, à même le sol de la benne, le feu de petit bois sur lequel nous fîmes griller notre pain de mie et ramollir le vieux fromage trouvé par l'une d'entre nous au fond d'une camionnette. Mais désormais, pour tous, et pour vous aussi si vous y tenez, je reste « la folle ». Pas si folle, cependant, car l'histoire du fromage dans la camionnette allait guider mes projets... »

A coup sûr, l'évocation du fromage avait excité les papilles et les jarrets du chien, couché près du rocher. « Et si nous nous remettons en route ? », suggéra-t-il d'un bond. « Nous ne savons pas où nous allons. Mais, où que ce soit, la route est encore longue ». Chacun en convint et s'ébroua. On se remit donc en marche. Le soleil commençait à caresser les fronts et les joues, et à dévoiler l'écrin de la vallée. Les deux hommes interrogeaient la femme d'un regard qui le rendait moins folle en effet. Elle caressa le chien, qui balançait la queue par principe, par courtoisie peut-être, et elle reprit son récit.

- « Nous fûmes vite d'accord sur l'objectif : partir au plus vite et au plus loin. J'avais des informations, je les donnais, on les croisa avec d'autres, et le plan d'action fut vite dressé. Les filles qui avaient conservé nos cinq revolvers devaient, à toutes fins utiles, les récupérer, et on se donna rendez-vous le soir même. Non plus à la déchetterie, mais pas si loin, près du service des Subsistances improvisé par l'armée. On la repérait aisément, dès la tombée de la nuit, sous le halo jaune de ses vieux lampadaires. J'avais déjà inspecté les lieux, de loin. Les filles arrivèrent l'une après l'autre. Elles se faufilèrent par une négligence des barbelés que j'avais notée derrière un appentis au fond de l'arrière-cour du service, puis filèrent comme convenu vers une haie de thuyas derrière laquelle il ne nous fallut guère de temps pour nous regrouper. Et d'où, surtout, on voyait tout. Nous observâmes donc les entrepôts, plutôt bien remplis, et puis surtout les grosses fourgonnettes. Elles arrivaient toutes les vingt minutes, vides, chaque fois occupées par quatre soldats dont deux seulement descendaient pour s'affairer mollement à enfourner caisses et sacs sous la bâche. Au début, la fourgonnette qui repartait croisait celle qui arrivait. Belle organisation militaire. Puis, avec la nuit qui s'affirmait, le flux des passages commença à ralentir et les entrepôts, d'ailleurs, à se tarir. C'est alors que nous sommes entrées en action. Faut-il vous décrire comment s'y prennent douze superbes

amazones, guidées par une folle, sans oublier leurs cinq revolvers en poche, pour neutraliser quatre trouffions, dont trois puceaux sans doute ? J'ai oublié de préciser que, ne négligeant aucune force, j'avais envoyé un message de la dernière chance, en forme de gage, à mes deux transfuges, qui étaient indiscutablement parmi les plus belles d'entre nous. Si bien qu'à ma grande joie elles firent leur apparition un peu avant l'action et que, plus émues que jamais, les unes et les autres se tombèrent dans les bras et s'enlacèrent silencieusement, derrière les thuyas. Sachez aussi que nous ne laissâmes pas aux soldats le soin de charger l'arrière de leur véhicule. Nous préférions faire notre choix nous-mêmes : biscuits et lait concentré avant tout, et des boîtes de conserve. Pour cela, sept d'entre nous, dont trois armées, se faulèrent dans la pénombre de l'entrepôt et y neutralisèrent les deux soldats transbordeurs, qu'il fallut ficeler et bâillonner comme de vulgaires banquiers. Pendant ce temps, mes deux nobles déserteuses avaient coincé les deux autres soldats dans l'habitacle de la fourgonnette – avec une collègue armée postée à chaque portière, tout de même -, et entrepris de les faire se déshabiller. Quitte à les aider – c'était là mon gage écrit – en se déshabillant elles aussi, pour désorienter un peu plus les gars. L'important n'était d'ailleurs pas de leur donner des idées, même les plus moites, mais de récupérer leurs uniformes. Il fallut près d'un quart d'heure aux deux filles pour réussir à les obtenir mais bien moins de temps pour s'en revêtir. Je n'ai pas su si les deux soldats avaient eu l'idée de ramasser les vêtements des filles – mais j'en doute, tant ils semblaient démoralisés - quand nous les jetâmes, nus comme des bébés, tout contre les deux autres et ligotés comme eux, au fond de l'entrepôt. Mais il y avait comme de la tendresse dans cette scène mélangeant de pauvres jeunes hommes désarmés et de braves jeunes femmes déterminées, et c'est dans cet esprit que nous grimâmes toutes à l'arrière de la fourgonnette, nous dissimulant derrière les caisses de vivres. Les amazones en uniforme se mirent au volant, les cheveux sous la casquette. Elles saluèrent d'un geste ferme le garde-barrière d'astreinte qui tamponna machinalement, et en baillant, le bon de passage, et nous sortîmes sans plus difficultés du service des Subsistances. Nous attendîmes d'avoir franchi deux bons kilomètres avant de lancer nos cris de joie aux étoiles. Je n'exultais pas moins qu'elles, mais j'étais soucieuse : un des soldats, là-bas, en me regardant les yeux écarquillés pendant qu'on le ficelait, avait sifflé « La folle ! » entre ses dents avant de recevoir son bâillon. J'avais été reconnue, et je serai bientôt plus recherchée encore. Ma présence mettrait en danger toute la fourgonnette, même si nous roulions jusqu'au matin. Les filles ne voulaient pas trop s'éloigner, et préféraient réfléchir d'abord aux suites à donner à leurs exploits. Je les comprenais. Mais je leur dis à brûle-pourpoint qu'il fallait que je les quitte, que nous nous reverrions, que c'était mieux ainsi, qu'elles n'oublient pas de faire les pleins de diesel en des lieux pas trop surveillés, ou mieux encore en subtilisant de nuit des jerricanes, qu'elles pensent aussi à se relayer au volant si elles roulaient longtemps, et que leur souhaitait bonne route et bonne chance à toutes. Certaines ont protesté, d'autres ont compris. Profitant d'un virage qui faisait ralentir l'allure, j'ai sauté par-dessus la balustrade arrière et c'est ainsi, chers amis à six pattes, que j'ai atterri dans votre champ de maïs. Et de vision. Voilà, vous savez tout.»

- « Nous n'y étions pas depuis si longtemps, le chien et moi. Et nous t'avons bien vue venir, habillée en tombée du camion. Mais d'un camion militaire. D'où prudence *a priori*. Bien sûr, nous avons remarqué ta silhouette indiscutablement féminine sous la lumière rasante du petit matin. Le chien a même agité la queue. J'étais plus perplexe. Bien sûr, il fallait que la vie reprenne. Mais pas trop vite. Nous t'avons suivie entre les épis sans nous montrer à toi, par curiosité de savoir où tu comptais aller, vu là d'où tu venais de descendre. Mais tu semblais errer toi aussi dans tout ce maïs, comme pour mieux t'y perdre. Tu écartais les longues feuilles, au hasard, je faisais de même, et je me suis mis à penser qu'avec tes tresses blondes tu faisais un bel épi dans cette jungle. J'étais en train de

chercher en vain un peigne dans les fonds de ma vareuse quand je t'ai reconnue : la fille dont la photo avait occupé la une des journaux, au début des combats de rue ! Plusieurs de ces journaux t'avaient démolie au passage, et je partageais leur avis. Ils disaient que tu étais fortement suspecte d'avoir déclenché tout ce bordel avec les banques. Je n'avais aucune raison de ne pas les croire. Et c'est toi que je suivais maintenant, enchevêtrée comme le chien et moi dans ce maudit maïs. J'ai commis la double erreur de ne t'en trouver que plus désirable, mais de ne pas me l'avouer. Nous avançons maintenant en parallèle et quand nous sommes parvenus à l'orée des champs, à quelques dizaines de mètres de distance, tu m'as aperçu. Tu semblais sur tes gardes, sans plus, et j'ai pensé que je devais prendre l'initiative de me présenter. Je me suis approché, mais c'était quand même avec l'envie de te faire mal, pour le principe. Avec l'idée de te punir pour avoir déclenché la valse des matraques et le vacarme des fusils. Et de venir te flanquer un bon coup de pied dans les rotules, par exemple. Pour solde de tout compte. Je me suis avancé encore, les bras croisés, l'œil farouche. Tu n'avais nullement peur. Tu savais pourtant que je t'avais reconnue. Tu m'as dit : « Halte là ! Je ne suis que suspecte ! ». Tu as ajouté que, selon toi, c'était « le système qui a fait le plus gros du sale travail » Tu avais l'air sincère et j'avais moi-même déjà tourné autour de cette idée-là. Alors j'ai essayé de te croire ».

- « J'étais évidemment sincère ! », protesta-t-elle. « De mon côté, je t'avais observé pendant que tu marchais vers moi, et j'avais décidé à toute vitesse que je te trouvais acceptable. J'ai un certain faible pour certains déserteurs ».

- « Que le système ait tout fait, mais c'est une évidence, mes tourtereaux ! Regardez comment vous avez organisé les choses, vous autres les humains ! », affirma le chien.

- « Une évidence peut-être, mais au moment où je t'ai rencontré, au bord du canal, tu n'en menais pas large entre tes quatre pattes ! ».

- « Précisément parce que personne n'admettait cette évidence. Personne, sauf feu mon regretté maître, aux yeux aveugles duquel elle avait bien vite sauté. Et qui en est mort ... en vain ... en plein carnage. »

L'émotion du chien gagna un instant les humains, qui ralentirent le pas.

- « En vain ou non, qui peut savoir ? », reprit le déserteur. « En tout cas c'est ainsi, et hors de la ville, que nous avons fait connaissance. Et, une fois nos nerfs un peu calmés, que nous avons décidé d'avancer ensemble. Rien ne s'y opposait. Nous n'étions que trois espèces de fuyards, rendus solidaires par la fuite. Nous le sommes toujours. Je veux dire fuyards. Solidaires, je ne sais pas. Peut-être quatre avec toi. Au fond, quelle est ta fuite à toi ? »

- « Je viens du promontoire », dit l'homme qui venait du promontoire, et de bien ailleurs encore. « Mais, je vous en prie, continuez donc votre récit. Et dites-moi aussi pourquoi nous retournons vers cette vallée où vous dites que tout a explosé sous le feu des évidences. »

- « Bonne question ! », rétorqua la femme. « Pas sûr pour autant qu'elle mérite une réponse. Ou qu'il existe une réponse pouvant convenir à celui qui prétend « venir du promontoire » et qui, de ce fait, est peut-être tenté de nous regarder de haut. Sachez cependant que, ce jour-là, nous avons d'abord choisi ... de grimper. Oui, monsieur. Comme des proscrits fièrement décidés à ne pas rester le nez planté dans l'humus de leurs misérables impasses. A qui a dégringolé très bas il ne reste d'ailleurs plus qu'à tenter de remonter. Nous savons tous, aussi, qu'en d'autres circonstances il faut savoir monter pour mieux redescendre, ou autrement, ou ailleurs. Que nous errons de surplombs en ravins, puis de ravins en surplombs, et ainsi de suite. Bref, c'est en pleine conscience de notre condition

humaine que nous refusons de ramper plus longtemps et que, vaguement guidés par le chien, nous nous engageons ce matin-là sur un chemin pentu menant vers de jolis bois d'amont. Le soleil caresse nos cous ankylosés par les épreuves de la nuit et il délie nos membres. Mais à peine avons-nous gravi les premiers contreforts que nous voyons émerger d'un autre champ de maïs, en léger contrebas, quatre types à l'air passablement ahuri et qui avancent en funambules. L'un d'entre eux a tous les attributs d'un violoncelliste, bien empêtré dans les tiges avec son étui. Les trois autres n'ont pas les mains vides non plus. Les costumes noirs qui revêtent leurs silhouettes dégingandées semblent vouloir se diriger vers un champ de colza. Mais ils entendent nos exclamations, et leurs pas se tournent aussitôt vers nous. Le violoncelliste est le premier à nous rejoindre, à tâtons. Les trois autres olibrius rapploient à leur tour, et il se confirme qu'ils n'ont pour tous bagages que leurs étuis à violons. Ce sont à tout parier les musiciens aveugles d'un quatuor à cordes en déroute. Le chien connaît bien la langue des aveugles et il trouve aussitôt les mots pour les rassurer. Nous nous serrons la main. Ils nous tendent des cigarettes et ils nous racontent leur histoire qui nous fait d'abord un peu blêmir, et bientôt trembloter sur nos jambes de fuyards. Ils disent que, quelques jours auparavant, des soldats - sans doute des esthètes - les ont vigoureusement invités à venir jouer sans discontinuer devant de leur caserne. Sans leur préciser que, derrière les murs, on y torture des civils - pure vengeance décrétée par l'ordre établi, au titre de l'état d'urgence, à l'encontre du désordre impromptu. Il est attendu des cordes fébriles des musiciens que, concurrençant les sirènes des voitures de police qui zèbrent les quartiers de jour comme de nuit, elles parviennent à couvrir les cris des victimes. C'est du moins ce que le quatuor, aveugle mais lucide, se met à redouter. Et ce dont la population tout autour, déchirée par l'horreur et la colère, mais impuissante, a vite fait de l'accuser. Le lendemain matin, reconduits dans les locaux de la caserne après quelques heures de repos pris dans une proche annexe, les musiciens sont accueillis par des pierres et mollement protégés par les soldats. L'exaspération monte devant les murailles. Si bien qu'après avoir interprété quelques opus dans la cour, les quatre aveugles sont évacués au fond d'une jeep, sous une pluie de quolibets haineux, par deux soldats surarmés qui vont prendre un plaisir sophistiqué à les éjecter à coups de pieds aussi loin que possible de la ville. Les étuis de leurs instruments et leurs lunettes noires les suivent en vrac dans un talus. Il leur faut bien du temps pour les retrouver. »

- « Et à quatre pattes, sans doute ... », poursuit le chien. « Et voilà les délicates circonstances qui ont conduites nos nouveaux amis à se lancer à tâtons à travers champs, fuyant le soleil sur leur peau, dans cette errance sans doute hallucinée qui les a menés là où nous les avons rencontrés. Nous avons eu beau leur parler, leur expliquer qui nous étions et - pour ce que nous en savions alors - où nous nous trouvions. Même mon statut de chien d'aveugle ne suffisait pas à les rassurer. Ils frissonnaient encore de trouille. De la poche de l'un d'entre eux s'était échappée une partition, qui prenait l'humidité sur l'herbe. J'allais la ramasser entre mes crocs délicats et, tout en la ramenant vers le groupe des bipèdes, je méditais sur l'usage que des musiciens aveugles pouvaient faire de partitions. Mais voici qu'ils me remercient de mon geste et me demandent le titre de celle que je viens de fourrer dans la main du violoncelliste - étrange demande à adresser à un chien, si l'on y songe ... Je leur dis le nom du morceau. Un truc en do mineur. Ils se concertent, ouvrent leurs étuis, glissent la partition dans le couvercle de l'alto. Et ils se mettent à jouer en plein champ, sous un ciel soudain plombé de gros nuages qui foncent vers nous, dardés de faisceaux de soleil qui sont comme autant de coups de projecteurs focalisés sur cet étrange spectacle, invisible à ses principaux acteurs. Les premières grosses gouttes de pluie chaude nous trouvent tous en ces dispositions contemplatives. Mais la première qui m'éclate sur le museau me ramène sur terre. Nous redescendons nous mettre à l'abri dans le champ de maïs le plus proche, celui d'où sont sortis les

musiciens. Même si notre domaine commun de traversée de l'exil s'avère relativement étanche à l'orage, nos pieds et pattes sont vite trempés. Mais le pire est de constater que nous sommes revenus à peu près à nos points de départ et, au total, pas même commencé à grimper. »

- « Oui, et c'est ce que j'ai fait remarquer à mon comparse et à son chien », reprit la femme, « mais au mot de « grimper » le quatuor a sursauté et nous a supplié presque à genoux de les laisser aller avec nous aussi loin et aussi haut que nous le voudrions bien. Prendre de la hauteur c'était pour eux gagner une paix bien méritée, mais ils n'étaient pas certains d'y parvenir seuls. La crainte du faux pas ... Argument recevable. Nous voilà donc tous repartis sur les chemins et sur les pentes, heureux d'avoir de nouveau décidé de ne pas végéter plus longtemps au purgatoire des céréales. Le soleil est revenu, et il chauffe la route sous nos pas inquiets. »

- « Enfin, il ne chauffe pas que les pas, mais aussi les cœurs et un peu plus bas aussi », jappa le chien hilare. « Dès après le premier vrai raidillon, la folle et le déserteur, côte à côte, me jouent le premier épisode du feuilleton de leur grand flirt. Et ainsi de suite au raidillon suivant. Beaucoup de regards et peu de sourires, mais les mains qui se frôlent. De vrais enfants, fiers et timides, mais pour le reste je flaire à plein museau le désir qui monte entre eux plus vite que le chemin. Le désarroi tissé par leurs parcours singuliers et par leurs situations maintenant communes leur tient lieu de vêtements, et ils se les arrachent des yeux. Ils se veulent nus, et ils se voient suivis pas à pas d'un quatuor de costumes noirs totalement étrangers à ces grandes émotions. Et d'un chien bavard et indiscret. Bref. Nous arrivons sur un plateau tapissé d'herbe rase, où ne poussent çà et là que de lourds buissons de genêts sur des matelas de bruyères. Nos deux héros suggèrent, en bafouillant à peine, de faire une pause, de s'asseoir un instant sur le seul rocher qui émerge de cette désolation. Les musiciens protestent. Leur récent cauchemar urbain est resté accroché aux basques de leur frac. Et cette pétoche qui leur colle au corps leur enjoint d'avancer sans trêve, de se hisser encore et encore, d'aller se blottir plus haut dans la montagne, et c'est ce qu'ils disent vouloir faire. Ils demandent ce que nous voyons, et je leur décris les pentes glabres des monts qui bordent le plateau. Ils disent que c'est là qu'ils veulent aller, sans hésiter, sans attendre, et qu'ils s'y cacheront le temps qu'il faudra. Une bonne heure de marche est à prévoir pour atteindre ces zones où mes aveugles entendent se soustraire à tout regard. Je dis « mes aveugles » parce que, à partir de ce moment-là, l'épisode suivant du feuilleton est écrit. Les deux tourtereaux, assis sur un rocher, tiennent bon. Ils refusent de faire un pas de plus dans l'immédiat, mais ils compatissent à la détresse des violoneux. Non seulement ils s'abstiennent de les rasséréner, non seulement ils font mine de les approuver, mais encore ils décident que je vais personnellement les accompagner pour les guider, leur éviter les chutes et les embûches, et veiller à leur installation en des lieux plus propices à l'expression de leur talents. Après quoi, il me suffira de revenir les retrouver tous deux, ils m'attendront là, bien sagement, sur ce même rocher. Je n'en doute pas ... Et me voici parti, retrouvant les instincts génétiques de chien de berger transmis par ma mère, et avant elle par son père, pour guider mon troupeau d'aveugles semi-terrorisés sur des sentiers improbables, bordés de chardons bleus et de mini-ravins. »

L'homme d'après le vertige écouta la suite du récit du chien comme dans un rêve. La longue et fastidieuse approche des hauteurs. L'installation des quatre musiciens dans une grange, près du col. L'idée de leur amener une vache trouvée pas très loin, solitaire, quasi lunaire, ruminant au beau milieu d'un pré envahi de graminées. Et de se dire : leur advienne que pourra ! En redescendant, le chien avait croisé des militaires nerveux, virant miliciens. Ils parlaient d'une horloge piégée qui avait explosé dans une bâtisse, tout là-haut, tuant deux des leurs. Ils parlaient aussi de représailles. Ils lui

avaient jeté un reste de sandwich. Tout en continuant sa redescente, le chien se sentait la conscience tranquille d'avoir si bien camouflé ses quatre gars. Il n'avait pas pensé que, faute de mieux à faire, ils allaient sortir leurs instruments et se mettre à jouer. Ce qu'avaient aussi fait la folle et le déserteur, à leur façon. Il les retrouva dument accouplés sous un petit buisson de genêts, derrière le rocher.

Assis sur le même rocher, le chien entra alors en méditation. Monter. Descendre. Qu'importait ? Ces deux-là, se dit-il, ne vont pas feindre longtemps de chercher à fuir vers les hauteurs. Pas faits pour ça. Pas prêts à vivre comme des animaux, auprès d'animaux. C'est la vallée et la ville qui les attirent, et ils rêvent déjà d'y retourner pour y saisir une deuxième chance. Mais ils ont encore peur, même s'ils ne savent plus vraiment de quoi. Ils restent pour l'instant collés l'un à l'autre. Par les forces de la peur plus que par celles de l'amour.

- « Je peux comprendre cela », dit l'homme, comme s'il s'éveillait brutalement de ses visions. Il commençait à soupçonner que lui-aussi avait dû grandir dans cette vallée et cette ville, ou dans d'autres qui leur ressemblent, et qu'il aurait pu continuer à y vivre assez longtemps. Mais tout cela s'est effacé en bloc de sa mémoire. Ou plutôt : il a tout fait pour s'extirper, au dernier moment, de ce bloc de souvenirs juste avant qu'il ne dévale la pente abrupte et fatale de l'amnésie. Aussi n'avait-il pas peur, ou plus peur, ou pas encore. Il voulait bien descendre voir, il n'avait aucun argument contraire à opposer à ce sympathique couple qui le comblait de passionnantes histoires. Il savait toutefois que, sur les hauteurs, il se passait aussi de bien étranges choses, mais il n'allait pas chercher à y attirer ses compagnons. Et il sentait le chien plus hésitant que jamais. Sans doute parce que le chien en savait autant que lui.

L'homme demanda aux membres du trio comment, pour finir, ils s'étaient trouvés là où il les avait rencontrés. Le déserteur expliqua que la femme et lui avaient repéré ce village sur un éperon rocheux et décidé d'y monter voir s'il n'y avait pas lieu de le coloniser. « Juste pour tourner la page de cette fin de monde », expliqua la femme. « Et, pour commencer, d'y trouver de quoi faire du thé », ajouta-t-il. « Et un grand lit », compléta-t-elle. De fait ils avaient sollicité leurs mollets sur un dernier raidillon de deux ou trois kilomètres, constaté là-haut que le village était abandonné et décidé d'y passer la nuit. Le lendemain matin, ils avaient pu chiper une théière dans une cuisine et dénicher du lait concentré dans une autre, mais ils cherchaient encore du thé. C'est alors que « l'homme du promontoire » était apparu au bout de la rue défoncée. Venant de plus haut encore, et si démuni ! Notamment de thé. Il connaissait la suite.

- « Si démuni que cela nous a dissuadés de monter encore », reprit la femme. Pourtant j'hésitais sur la conduite à tenir. Je me demandais où l'atmosphère était la moins tendue. Et puis nous avons croisé avec vous la jeep de mes filles. Elles m'ont brièvement informé de ce que des soldats s'étaient installés sur les haut-plateaux et qu'ils y faisaient leur loi. Qu'ils se livraient aussi à d'étranges préparatifs, qu'ils prenaient des mesures avec des chaînes d'arpenteur et parfois des rayons laser. Elles avaient eu vent, comme le chien, de cette histoire d'horloge explosive. Bon. Première atmosphère, dans les hauts. En ville en revanche, m'avait dit la conductrice, tout était calme. Enfin, en apparence. La folie bancaire était longue à s'éteindre. Ça et là, dans les magasins, les ateliers, les bureaux, de petits foyers reprenaient flamme – que les employeurs avaient obligation de signaler à la police. Bref, on devinait que, malgré l'intense répression, rien ne serait plus comme avant. Et telle était sans doute la nouvelle atmosphère, dans les bas. Du coup, je me suis sentie moins hésitante ...»

- « Ainsi va l'amour ! Je n'ai hésité si longtemps et j'étais bien décidé, depuis la nuit passée au village, à descendre avec elle. Après vous y avoir rencontré, et avant même que la jeep arrive, je lui murmurais déjà « allons-y ». Je pensais sincèrement que le mieux pour elle était que je la suive ou qu'elle me suive. Et quand je rembobine maintenant le film, je sens la situation d'en bas prête à rebasculer, à ce que soient remises en cause plus de choses encore. Il nous faut descendre, observer, repérer de nouvelles pailles entre les poutres, de nouvelles failles dans les machineries du pouvoir, et tenter de reprendre l'initiative. Imaginer, main dans la main, de gigantesques actions non violentes, foi de déserteur ! Et pas seulement dans les banques ! Mais dans les trains, les boulangeries, les écoles et les casernes aussi, et ce ne sont que des exemples ! Voilà, vous savez tout de nos intentions. Vous nous voyez marcher depuis ce matin : admettez que nous avançons de façon plus vaillante ! Mais vous, monsieur, qui nous accompagnez, qu'allez-vous faire en ville ? Monsieur ? »

Mais l'homme avait décroché de leurs pas et de leurs mots un peu avant le dernier virage. Si bien que, lorsqu'ils se retournèrent, ils ne le virent plus. Ils l'attendirent une minute ou deux en fumant une cigarette, puis ils reprirent leur chemin en haussant les épaules. L'homme était suffisamment taciturne pour décider et se débrouiller seul, pensaient-ils. Et, pour tout dire, il n'avait pas cette qualité de compagnie que l'on cherche à faire durer trop longtemps. Leurs mains se cherchèrent, et ils se dirent c'était mieux ainsi pour tous.

Ils n'avaient pas tort... D'ailleurs – mais ils ne purent le voir, ni même le supposer - , l'homme avait aussitôt fait demi-tour. Il n'attendait et n'entendait plus rien d'eux. « J'aurais pu leur dire au revoir et merci », pensait-il peut-être. Jamais une séparation n'avait été si simple et si rapide.

Mais le chien, lui, était resté assis, en plein virage, la langue pendante, à les regarder s'éloigner : le couple d'un côté et l'homme de l'autre. Tous semblaient l'avoir oublié, et il était plus indécis que perplexe. Il venait de se passer ce qui devait se passer. Etirant les pattes de derrière, il se coucha dans l'herbe du talus, le nez sur le bitume. Il en revenait au même dilemme, et à son dépassement : descendre ou monter, quelle importance au fond ? Il fallait juste éviter de se faire loup, et chercher à survivre autrement. De ce point de vue, il était facile et tentant, bien sûr, de suivre les deux amoureux et, avec ou sans eux, de rejoindre la fourmilière, ses grands jeux, ses marchés hypnotiques, ses lumières fourbes quand vient le soir, ses étals profus, ses poubelles bien garnies. Et ses soldats qui, avec des restes de sandwiches au fond de leurs besaces, traînaient peut-être encore par les rues. Ils traînent tout le temps, et partout.

Partout, c'est-à-dire aussi sur ces hauts-plateaux que, sans trop s'en émouvoir, l'homme qui en venait semblait prêt à regagner : la route qu'il prenait maintenant à rebours finissait par s'y perdre, il le savait bien et le chien aussi. Au fond, qui était cet homme qui s'éloignait ? En première apparence, il donnait à penser à un chardon ou à une ronce épineuse qui fait en sorte que nul ne l'approche de trop près. Mais le chien l'avait autrement observé. A leur rencontre, dans le village, il semblait avoir déjà parcouru et descendu un bon bout de terrain. Moins fourbu qu'il aurait pu l'être, il avait l'air de tout découvrir autour de lui, mais sans crainte et sans surprise. On aurait dit qu'il n'avait jamais eu à grimper pour se rendre là d'où il venait. Il avait surtout l'air d'un absolu naïf. Pas même surpris ou déçu de l'aspect chaotique de ce village qu'il avait dû, lui aussi, rejoindre un peu par hasard. Il était comme le ruisseau tout juste né d'une source et qui se fie à la pente. Il s'était peu à peu nourri de sa rencontre avec le trio et de leurs histoires « fleuves », comme on dit. Autant de façons, en réalité, de

gonfler son cours et de lester son avancée en s'instruisant des points de vue et des sentiments d'humains – et d'un chien - de passage. Mais il avait été *fair play* et n'avait jamais mis son grain de sel. Quant aux filles de la jeep, elles l'avaient juste laissé songeur. Il digérait tout en silence. Il avait même accepté de faire un bout de descente dans la vallée. Comme la rivière, il ne pouvait que descendre, sans avoir jamais eu à monter. Sans doute l'effet de quelque voisinage avec le ciel. Et d'une vision abstraite de l'océan.

Le chien avait aussi remarqué que l'homme avait levé un sourcil lorsqu'avait été évoqué le quatuor à cordes. Et un autre – ou le même – lorsqu'il fut question de la vache qu'il leur avait capturée dans un pré voisin et rabattue en lui mordant les sabots tout du long jusqu'à la cabane. Soudain songeur, il avait à peine souri à l'annonce d'un attentat à l'horloge. « La forge ... », avait-il seulement murmuré, de façon à ce que personne ne l'entendît. Le chien l'entendit.

Plus tard l'homme ralentirait un peu sa marche, regarderait de là-haut par-dessus son épaule. Ni triste, ni exalté, mais cogitant dense. Comme nostalgique. Et bientôt décidé à s'en tenir à sa décision : halte et demi-tour. S'il avait tenté de descendre, ces jours-ci, c'était pour pouvoir enfin remonter, mais en toute connaissance de cause. Et pour toujours. Il en avait assez appris pour ne pas vouloir continuer. « Encore moins recommencer », pensa le chien quand il le vit faire. Il avait l'intuition que l'homme connaissait parfaitement la ville à laquelle il renonçait, ou qu'il l'avait connue dans une autre vie.

« L'homme du promontoire », comme il s'appelait lui-même, était-il un maquisard solitaire, capable de faire sauter les horloges, et peut-être même d'éliminer une par une, avec l'aide inattendue des filles de la jeep, histoire de purifier l'atmosphère, les têtes brûlées en uniforme qui sévissaient par là-haut ? Ou juste un type venu d'on ne sait quel vertige faire trois petits tours discrets autour du puits des illusions avant de rejoindre ces lieux plus près du ciel où la conscience de ce qui s'est passé finit par éclairer ce qui survient, jusqu'à la fin ? Ou bien un peu de ces deux hommes à la fois ? Révolutionnaire ou solitaire ? Etc.

- « C'est ceci ou cela, ou bien ceci et cela ... », se dit encore le chien. « Mais là où retourne cet homme, il lui faudra de toutes façons boire l'eau des torrents, faire du feu, vivre auprès de différents animaux, partager leur sort et une partie de leur subsistance, se nourrir du lait des vaches et de l'orge qu'il réussira à faire pousser. Et, à défaut de thé, faire bouillir d'autres herbes. Et peut-être se battre. Là où retourne cet homme, j'ai ma place, nous aurons sans doute besoin l'un de l'autre, et tout peut recommencer ».

Et le chien, après s'être longuement étiré, pissa sur une souche puis décida de rejoindre l'homme et de le suivre. C'est ainsi qu'ils entamèrent ensemble, en silence, la lente remontée. Tout ou presque avait été dit, et la forêt était si vaste qui s'éloignait sous leurs yeux ...

Ils marchèrent tant et tant que la végétation et la température se mirent à changer autour d'eux. L'homme boutonna sa veste. Leurs six pattes étaient éreintées par le franchissement d'un premier col. Il restait quelques biscuits au fond d'une poche. Ils les partagèrent, burent ensemble à la rivière et frissonnèrent. Sans se le dire, tous deux pensaient aux musiciens. Le chien essaya d'imaginer l'état de la grange sous l'effet des gesticulations aveugles des quatre doux esthètes cherchant à survivre

dans un monde bien trop féroce pour eux. Dormaient-ils blottis en bloc pour se protéger de l'humidité et du froid ? Il n'était pas exclus que, en voulant jouer quelques quatuors pour remercier leur vache de son lait, ils aient surtout attiré l'attention d'une paire de miliciens égarés et probablement ivres. On imaginait facilement les quatre garçons à une portée de revolver puis d'archet du massacre.

« Paix à leur âme » finirent-ils par penser (même si le chien ne croyait pas trop aux âmes). Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à un lac. « Mon lac », se dit l'homme, qui l'avait reconnu. Il tâta, attaché à sa ceinture, le sac de cailloux qu'il avait conservé tout du long depuis sa dernière cueillette. Les cailloux ont bien le droit de voyager ! Pour se délester, il en avait laissé une partie sur un muret du village abandonné, mais ceux-ci revenaient aux sources. On pouvait rendre ces cailloux à leur berge. Si on voulait. Mais l'homme, soudain soucieux, ne le voulut pas.

Un peu plus loin, en longeant le lac, ils trouvèrent un cadavre sur la berge. Les genoux brisés, les mains liées dans le dos, les yeux bandés, et clairement fusillé. Le chien alla le flairer, sans rien en déduire de plus. L'homme, en revanche, pensa le reconnaître lorsqu'il aperçut dans un bosquet la carcasse tordue de son vélo. Il ôta le bandeau. C'était bien le cycliste, celui qui lui avait offert son vieux sac pour y rassembler les fameux cailloux ramassés. Celui qui, en lui posant une simple question, lui avait rendu la parole. Le pauvre homme était désormais hors d'état d'accomplir d'autres miracles. Salement et froidement démantibulé, son corps ne disait plus qu'une chose : il faut se tenir sur ses gardes. Se préparer à la défense comme à l'attaque. Avec les amis cailloux.

Sous l'œil compréhensif du chien assis en position de combat, truffe au vent, l'homme s'en alla casser une branche pour en extraire une belle fourche, dont il vérifia la force et la souplesse. Eventrant ensuite l'une des roues voilées du vélo, il en arracha la chambre à air et y découpa de quoi terminer la construction d'une robuste fronde. Il desserra le nœud du sac, à sa ceinture, et il testa son arme à deux ou trois reprises. Après quoi, les deux compères se remirent en marche sans tarder, laissant le lac, le corps et le vélo derrière eux. Les lieux suscitaient la mise à l'abri des vivants plutôt que la mise en terre des morts. Il fallait en l'occurrence déguerpir tout droit vers le prochain col. Monter était le mieux à faire pour voir sans être vu.

Les premières plaques de neige apparurent en même temps que la nuit venait. Bientôt, l'univers se fit noir et blanc. La zone était périlleuse et il allait falloir la traverser comme dans un film. L'aubaine fut que, tapis sous un gros épicéa, ils aperçurent à temps les silhouettes noires des miliciens qui s'approchaient, le fusil à la main. Ils étaient cinq, plus ou moins à l'affut, étrangement éparpillés sur le vaste champ de neige qui tapissait les abords du col. Ils semblaient épuisés, ils titubaient presque. Quand on les voyait de plus près, ils avaient l'air craintifs, donc agressifs, bref féroces, en quête assoiffée d'un nouveau cycliste à torturer. Le chien rompit soudain le silence qu'ils gardaient entre eux depuis plusieurs heures.

- « C'est eux ou nous », dit-il. Et c'était vrai.

Ils se mirent aussitôt d'accord sur une stratégie assez radicale. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Et voici ce qui se produisit à trois reprises : l'homme s'approchait du milicien errant en le pistant par derrière puis, le visant de sa fronde, lui décochait dans le crâne un caillou qui l'étourdissait. Ou deux.

A peine mettait-il un genou à terre que le chien lui sautait dessus et, d'un coup de mâchoire, lui tranchait les carotides. La neige buvait le sang, et c'était tout. Trois hommes expirèrent ainsi, sans douleur et sans bruit, sur un matelas rouge et glacé.

Cela fut fait sans émotion, sobrement, comme s'il s'agissait de traverser un pont pour continuer d'avancer. L'homme et le chien constatèrent avec soulagement que les deux miliciens rescapés de leur traque avaient disparu du paysage, repliés vers le lac peut-être, ou partis chercher des renforts. La perspective vers le col était donc libre et le couple de tueurs s'y engagea aussitôt. Progressant comme des bêtes sauvages, étrangers au remord, le cœur à peine chaviré par l'horreur de ce qu'ils avaient dû commettre, ils fendaient à grandes enjambées le tapis mystique et laiteux des champs de neige saisis par la pleine lune.

Ils franchirent le col – le second de la journée – sans rencontrer personne, et c'était mieux ainsi. Ils se mirent ensuite à longer un torrent à contre-courant, et réussirent à se concentrer mentalement sur la force de l'eau quand, à peine jaillie des hautes entrailles de la terre, elle rêve déjà de l'horizon infini des océans. Ils firent une pause pour boire un peu de cette eau. Elle les revigora. Ils continuèrent à suivre le torrent, jusqu'à un coude qu'il faisait vers la droite. Levant les yeux, ils virent à leur gauche la maison sur le promontoire. Son crépi blanc buvait la lune lui aussi. C'est là que l'homme avait voulu revenir. Le chien le savait bien et il ne s'y était pas opposé. Ils s'approchèrent, toujours sur le qui-vive.

Ils firent bien. Deux miliciens, le corps bardé de grenades et le fusil à la main, dormaient près de la porte. L'homme alla ramasser un tuyau rouge (ou peut-être jaune) qui trainait par terre et, sans la moindre hésitation, les étrangla silencieusement l'un après l'autre. Après quoi, il réajusta ses frusques, écrasant les bosses et les plis du plat de la main, pendant que le chien s'occupait de tirer les corps jusqu'au premier fossé.

L'homme entra le premier. Il y avait un couloir et, au bout de celui-ci, une porte qui donnait sur une vaste salle lambrissée au milieu de laquelle brûlait un grand feu de bois. C'était la seule source de lumière, et elle faisait danser des lueurs orangées sur le plancher, les murs et tous les recoins de la pièce. Dans un fauteuil, une très belle femme, vêtue d'un chandail rouge et d'un jean délavé, versait du thé dans une tasse. Levant à peine les yeux vers l'homme qui s'était approché, elle lui dit :
- « Tu as été bien long ! Je commençais à m'inquiéter. Veux-tu du thé ? »

Le chien vint les rejoindre. Il alla se coucher avec délectation près du feu :
- « Avec du lait ? », ne put-il s'empêcher de demander pendant que, dans le couloir, une horloge sonnait au moins treize coups.

Plus tard, l'homme noua une grosse écharpe autour de son cou et il ressortit, suivi du chien. Il se posta au bout du promontoire, juste en dessous des nuages. Il ne pensait pas qu'un ultime milicien viendrait jeter son corps dans le ravin, et puis celui du chien. Tout autour était le sublime vide. En attendant de mourir, et en cas de besoin, il se contenterait d'un nouveau vertige.

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Après le vertige - 2015

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous

n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier,

transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0571-3